

À quoi bon nos larmes ?

CHANTIER p. 12

Émotions, tristesse,
mélancolie & luttes



agir par
la culture
#51 magazine politique & culturel
automne 2017 // gratuit

**Augmenter l'humain,
écraser le vivant** p. 04

Entretien avec Miguel Benasayag

Vies en transit p. 32

Reportage photo de Christian Fauconnier

SOMMAIRE

4



Pourparlers
Miguel Benasayag
Augmenter l'humain,
écraser le vivant

8

Propos intempestifs
Calculer et divaguer

9



Histoire de voir
Madame Fatou

Chantier

14

ENZO TRAVERSO
La mélancolie, une ressource
de lutte à retrouver

18

Réalité virtuelle :
machine à solidarité
ou à réappropriation culturelle?

20

THIERRY ODEYN
Docu social : s'adresser à l'intelligence,
pas aux émotions

21



Mobilisations générales momentanées
et luttes contre les inégalités

24

FRANÇOISE BARÉ
« Être plutôt Zola que
journal à sensation »

27

Amicalement Nord
Curieux : l'action culturelle
flamande à Bruxelles

29

Le dit et l'impensé
Le médiatique entre rempart
et « dégaisme »

31

Campagne
Et vous votre société,
avec ou sans services publics ?

32



Reportage
Vies en transit

35

Politique
De quoi Macron est-il le nom ?

38

À bas la Culture !
Elvis, le rock et l'état de nos frustrations

39

Popcorns
Nos chroniques culturelles

**É
D
I
T
O**

Agir par la culture poursuit ses réflexions sur le rôle des affects dans les luttes sociales, et, en particulier dans ce numéro, sur celui de la mélancolie, de la tristesse et du deuil. Comment ces émotions, si fondatrices de notre rapport au monde, peuvent-elles nourrir la révolte et l'indignation ou, à l'inverse, la torpeur ou la résignation ? La raison a-t-elle besoin du secours du cœur pour se mobiliser et bouleverser le réel ? Les larmes, comme les armes, sont de puissants propulseurs dans l'histoire des transformations sociales. Individuelles ou collectives, rageuses ou nostalgiques, les gammes de l'affectif sont infinies pour incarner les froides analyses et les stratégies de la subversion politique. Il nous faut du spleen, du blues et des idées noires pour densifier nos espérances.

Ce numéro propose aussi une rencontre avec le philosophe Miguel Benasayag sur la problématique essentielle de la fonction des technosciences. Il se livre à une critique fondamentale du rêve d'un cerveau augmenté, dans le droit fil de l'utopie transhumaniste.

Enfin, PAC présente sa nouvelle campagne sur la défense des services publics. À l'heure de la fascination pour la libre entreprise, les écoles de commerce et l'individu conquérant, il apparaît plus indispensable que jamais de rappeler inlassablement les vertus de l'intérêt général et du bien commun. Ce sont les premiers garants de la démocratie et de la réduction des inégalités sociales. Contrairement aux vents dominants de l'ouragan capitaliste, il existe bien des alternatives où souffle un air frais d'émancipation. On peut tuer TINA. La réhabilitation et le développement des services publics en constituent un tonifiant essentiel.

Dominique Surleau
Secrétaire générale de PAC

DÉPÔT
Maryam Abid, Abderraim
El Achhab et Frank Roland

ABONNEMENT
Rose Stewart
rose.stewart@intrapac.be
Tél: 02/545 79 18

Pour recevoir *Agir par la culture* par la poste ou pour vous désinscrire de la liste d'envoi, rendez-vous sur le site www.agirparlaculture.be (abonnement gratuit pour la Belgique, frais de port payants hors de Belgique).

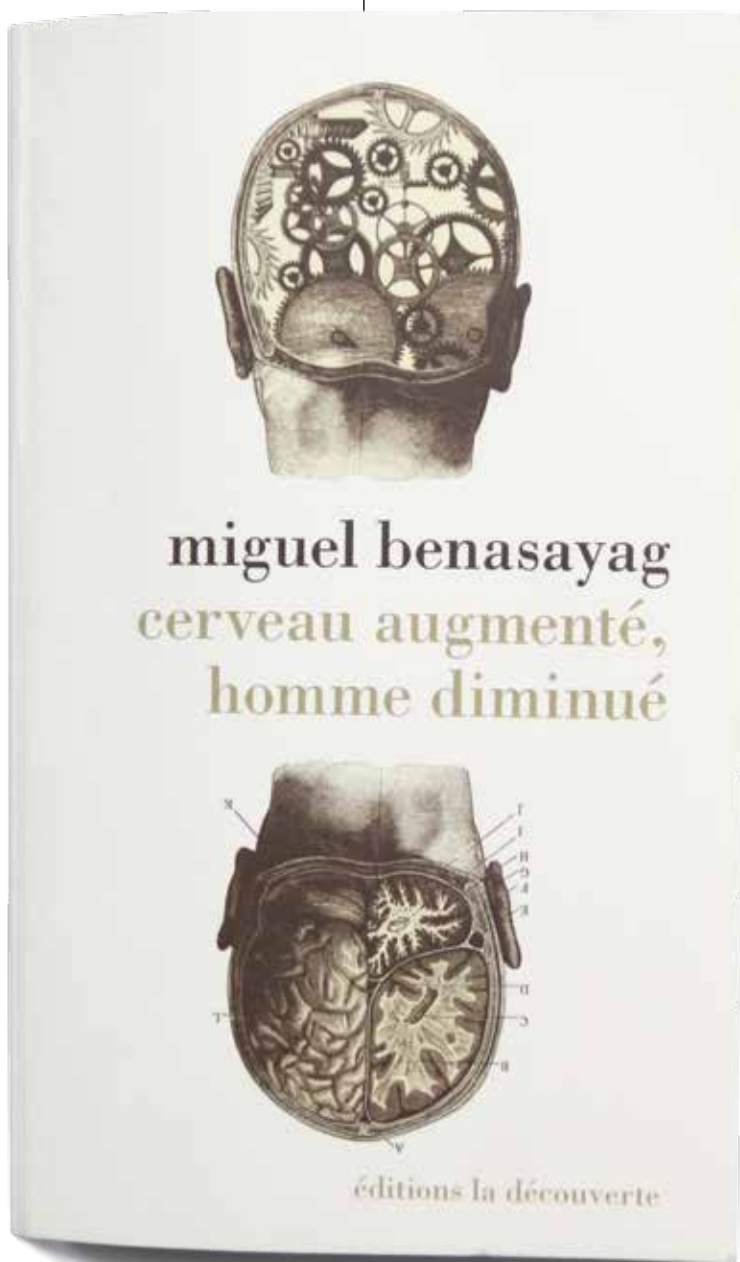
Le contenu des articles n'engage que leur(s) auteur(s). Tous les articles peuvent librement être reproduits à condition d'en mentionner la source.

Conformément à la loi du 8 décembre 1992 relative à la protection de la vie privée à l'égard des traitements de données à caractère personnel, vous pouvez consulter, faire modifier vos informations de nos fichiers d'abonnés ou vous opposez à leur utilisation.

Cette publication reçoit le soutien du Service Éducation permanente du Ministère de la Fédération Wallonie Bruxelles et de la Loterie Nationale.



Miguel Benasayag Augmenter l'humain, écraser le vivant



Avec « Cerveau augmenté, humain diminué », le philosophe, psychanalyste et épistémologue Miguel Benasayag donne des clefs de compréhension des enjeux des bouleversements amenés par les technosciences. Il éclaire sous un jour critique l'idéologie du cerveau augmenté qui réduit cet organe à n'être qu'un ordinateur dont on pourrait multiplier les capacités et modifier le fonctionnement à l'envi, au risque de perdre ce qui nous fonde en tant qu'humain. Loin d'être technophobe, l'auteur y défend une réelle hybridation de la technologie enfin mise au service du vivant et de la culture. Et nous permet de sortir du fantasme transhumaniste, décidément loin d'être un humanisme.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIEN BERTHIER

Est-ce que nos cerveaux fonctionnent comme un ordinateur comme l'affirment les technosciences ?

MB L'émergence du monde digital est un tsunami technologique qui ouvre des possibilités inimaginables. Ce tsunami nous propose comme modes d'interprétation du réel les modes de fonctionnement de la machine. Ce sont des modèles interprétatifs très performants, qui permettent de connaître beaucoup de choses. En fait, c'est typique de la pensée humaine d'assimiler le niveau de la technologie à l'essence de l'homme. Déjà, à l'époque de Descartes, on disait que le corps humain fonctionnait comme une horloge... Mais le problème réside dans l'assimilation performative (qui produit des effets dans la réalité) de ces mondes digitaux au monde du vivant. Car le monde du vivant ne fonctionne pas réellement comme une machine algorithmique !

Ainsi, au niveau neurophysiologique, le cerveau ne fonctionne absolument pas comme une machine. D'une part, il n'y a pas un *hardware* et un *software*. Il n'y a pas une base matérielle, des neurones, sur laquelle circulerait un « logiciel ». Dans *Fabriquer le vivant ?*, [livre de dialogue avec le biologiste Pierre-Henri Gouyon NDLR] je suis en désaccord avec M. Gouyon qui soutient la position selon laquelle l'ADN transporterait un code génétique, code que l'on pourrait transposer sur un autre support. Il y a là toute une métaphysique qui fait croire qu'il existe des idées, des codes qui circuleraient de manière éthérée sur la matière. Or, je répète, quand on étudie neurophysiologiquement le cerveau, ce qu'on observe, c'est que ce sont les réactions chimiques et électriques en cascade, articulées et en réseau, mais aussi en connexion avec d'autres cerveaux (puisque nous vivons en société), qui participent à la production des idées, ou qui, en connexion avec son propre corps, font émerger des affects. C'est-à-dire que c'est bien la matérialité des interconnexions, des réseaux, des transductions successives¹ qui est la machinerie même qui participe à la pensée et aux affects. Le cerveau se modifiant d'ailleurs matériellement au fur et à mesure qu'on apprend des choses, qu'on est soumis à des affects et à des passions différentes.

D'autre part, ce qui fait la machine, c'est qu'elle calcule et réalise des corrélations à partir d'algorithmes. Le cerveau tente de prévoir et émet des hypothèses, mais la fonction calculante du cerveau en tant que telle, à la manière d'un algorithme, est en réalité minime.

Bref, ce qu'on peut assimiler du cerveau à la machine est assez infime.

« Ce qu'on risque de perdre, ce sont les limites qui donnent sens au monde du vivant. »

Qu'est-ce que ça implique d'appliquer cette métaphore de la machine et de l'ordinateur au vivant ?

MB Appliquer cette métaphore au vivant est assez délétère si on se met à considérer que ces possibilités de prédiction par Big data [*méga données*] ou ces possibilités de calculs *sont* la totalité du vivant, car il y aurait alors quelque chose du vivant qui serait écrasé.

On nous dit qu'on est dans un monde qui est en train de s'hybrider avec la nouvelle technologie mais ce n'est pas vrai. Car une hybridation suppose que deux entités différentes, avec leur singularité, s'articulent. Or, on est dans un monde où on ignore la singularité du vivant, de la pensée, des affects. Il semble qu'on essaye d'assimiler, donc de coloniser, le vivant vers la machine avec tous ces délires post-organiques ou transhumanistes qui disent qu'on va améliorer les défauts de la nature. Que nos organismes limités vont devenir illimités.

Les transhumanistes modélisent des fonctions humaines et les reproduisent dans la machine. Le problème, c'est que ce qu'on appelle *fonction* dans l'humain est toujours une *fiction*, une fiction de travail. Par exemple, si je dis « le cœur sert à battre le sang », je ne me tromperais pas. Mais si je dis, le cœur ne sert *qu'à* battre le sang, là je vais me gourer. Je peux délimiter des fonctions dans le vivant mais tout en sachant que cette délimitation est arbitraire et réductionniste. Aspect dont on ne tient plus grand compte aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'on risque de perdre dans cette colonisation technologique ?

MB Ça pourra sembler post-apocalyptique mais on risque de perdre la complexité du vivant, la capacité de réflexion complexe, ce qui fait toute l'essence même du vivant et qui n'est pas d'être un appareil performant. En effet, le vivant, qui comprend les êtres vivants mais aussi la culture, les affects, la société *est* sa propre fin. Le vivant n'est pas transitif, c'est-à-dire qu'il ne doit pas servir à *quelque chose*. Or, dans la question augmentative, il y a déjà une « canaillerie » puisque ses promoteurs transhumanistes font une confusion volontaire entre réparation et augmentation. On va nous dire : « porter des lunettes, c'est déjà une augmentation » alors que c'est une réparation. On va nous dire : « toi, tu ne veux pas qu'on guérisse les enfants myopathes. » Bien sûr que je veux bien qu'on guérisse les enfants myopathes ! Au contraire, vivement qu'on utilise toutes ces hautes technologies pour les guérir et non pas pour des expériences transhumanistes horribles ! La médecine réparatrice est justement une médecine qui ne va pas considérer l'humain comme transitif, comme devant servir à quelque chose. Le problème, c'est que cette inutilité propre au vivant est en train d'être écrasée.

Ce qu'on risque de perdre, ce sont les limites qui donnent sens au monde du vivant. Nous sommes dans une époque un peu obscure et dangereuse. Je ne suis pas du tout

1. La transduction de signal est, en biologie cellulaire, un processus par lequel une cellule convertit un type de signal ou de stimuli en un autre. La transduction sensorielle est, en physiologie des organes des sens, une modification des cellules réceptrices sous l'effet d'une stimulation. D'après Wikipédia - NDLR

technophobe, mais je pense qu'il faut simplement voir ce qu'on risque de perdre, c'est-à-dire comprendre ce que la machine n'est pas. En comprenant ce qu'elle n'est pas, on arrivera à mettre la machine au service du vivant. C'est une époque compliquée car on a du mal à voir ça. Et que ça va très vite.

Et qu'est-ce que la machine n'est pas ?

MB J'étais il y a quelque temps à un congrès à Nice où était invité Ke Jie, le Chinois et meilleur joueur de Go du monde qui avait perdu face à AlphaGo [un programme de jeu de go développée par une filiale de Google NDLR]. On s'y posait la question suivante : qu'est-ce qui différencie AlphaGo de la tête du joueur chinois ? Or, tout le monde, y compris le joueur chinois lui-même, était d'accord pour dire qu'au fond, ils étaient tous deux la même chose : deux machines à calculer, même si AlphaGo était beaucoup plus puissant que Ke Jie. Ainsi, la théorie dominante actuellement veut que la différence entre le cerveau humain et la machine digitale soit une différence *quantitative* dans laquelle le cerveau humain ne représente rien en termes de puissance. La tendance est à ignorer la singularité du vivant. Or, si on en arrive à une société qui n'est plus capable de voir la différence entre AlphaGo et le joueur de go, entre ces circuits-là et ce qui

« Les transhumanistes veulent nous aider à avoir une mémoire sans failles. Sauf qu'avoir une mémoire sans failles, cela signifie écraser l'identité même du vivant. »

est un affect, la pensée, jouer, ce qui va se passer, c'est qu'on va écraser la singularité du vivant. On en arrive à un point où il faut, devant une grande partie du monde scientifique, étayer le point de vue selon lequel la machine ne joue pas, ne gagne pas, ne perd pas mais qu'elle réalise simplement des calculs algorithmiques qui résolvent des opérations ! Ce

qui n'est bien sûr pas « jouer au go ». Car jouer au go, pour un humain, ça signifie déjà un désir très complexe : pourquoi jouer ? Tous les êtres vivants jouent dans le sens d'expérimenter les possibles. Une machine ne joue pas. Une machine fait ce pour quoi elle est programmée. Elle peut bien entendu s'autoprogrammer mais toujours dans un sens linéaire, dans un sens d'utilité. Le vivant, non, il vit dans un monde de sens sous dépendance des limites : il n'y a de sens que pour des êtres limités.

Qu'est-ce que ça signifie, dans la définition de l'humain, que de se débarrasser de la négativité, d'éléments comme l'oubli, la frustration, le stress, les traumatismes, les maladies, la souffrance, la douleur ?

MB Se débarrasser du négatif est le projet d'une seule civilisation : la civilisation occidentale. Aucune autre civilisation ou culture n'a eu ce projet-là. Toutes les autres

cultures, y compris le manichéisme, qui séparait le positif du négatif, mais dans lequel le négatif avait un rôle, ont incorporé des cycles dans lesquels il est très difficile de déterminer ce qui est positif ou négatif parce que tout agit évidemment de concert. On peut par exemple penser, caricaturalement, aux yin et yang chinois.

La culture occidentale est donc celle qui a affirmé qu'on allait éliminer le négatif, c'est-à-dire tout ce qui empêcherait l'homme de devenir Dieu. Il y a déjà là une position métaphysique discutable : croire que l'on pourrait déterminer avec certitude ce qui est négatif et ce qui serait positif. Mais en plus, la technoscience actuelle dit que ce que la science moderne ou le communisme n'ont pas réussi à faire, elle, elle va le faire : elle va enfin nous libérer du négatif, nous transformer en humain modulaire à qui on retirerait du négatif qu'on remplacerait par du positif, rendre notre mémoire modifiable à volonté, effacer nos mauvais souvenirs...

À cet égard, dans votre livre, l'exemple de la mémoire vécue comme défaillante est assez parlant. Pouvez-vous revenir sur les risques « d'augmenter » la mémoire des humains ?

MB En neurophysiologie, une mémoire saine doit suivre trois processus : sélectionner, transformer et oublier. Pour la technoscience, la mémoire animale ou humaine qui suit ces trois processus est jugée comme défaillante. Ils veulent donc nous implanter une puce dans la tête avec un fonctionnement basé sur le modèle du disque dur dans lequel on ne va plus ni sélectionner, ni transformer, ni oublier. Or, ce type de mémoire totalisante renvoie en réalité à des psychoses très graves dans lesquelles de pauvres gens souffrent d'état d'angoisse terrible, comme le détaillisme dans lequel un malade ne peut pas sélectionner et se rappellent de tout, ou encore de pathologies où certains croient ne rien pouvoir oublier.

Ils disent qu'ils vont nous *augmenter* mais en fait ils vont *écraser* ce qui est l'essence même de notre identité. Car la mémoire, la mémoire physique, et même la mémoire corporelle – qui est d'ailleurs laissée de côté dans leur projet – est la seule chose qu'on peut identifier comme étant la singularité d'un être humain : nous sommes notre mémoire, notre mémoire incarnée. Tout individu perd en permanence ses parties constitutives, puisqu'un être vivant voit ces cellules disparaître et se renouveler constamment, mais pourtant il se sent égal aujourd'hui et demain car la seule chose qu'on a, c'est cette trace, c'est cette mémoire corporelle. Pour être organique, cette trace doit respecter les lois de l'organicité : perdre, capturer, modifier. Je suis très content que mon ordinateur n'oublie pas ce que je lui mets dedans mais c'est mon ordinateur. Je ne veux pas être un ordinateur. Les transhumanistes veulent nous aider à avoir une mémoire sans failles. Sauf qu'avoir une mémoire sans failles, cela signifie écraser l'identité même du vivant.

Les technosciences s'inscrivent dans l'idéologie du «solutionnisme technologique» selon laquelle la technologie va résoudre tous les problèmes humains, psychiques, sociaux, politiques, économiques, etc. Est-ce que l'idéologie technoscientifique remplace actuellement les grandes utopies du 20^e siècle ?

MB Absolument. Et elle remplace même les utopies religieuses puisqu'elle promet une vie au-delà de la vie. L'idée transhumaniste ou, plus proche de nous, l'idée post-organique (qui veut remplacer petit à petit des organes) puisent leur force dans le fait qu'elles ont récupéré la promesse religieuse selon laquelle les corps seraient un simulacre. Pour Platon, la vraie vie ce sont les idées, pour les religieux c'est le paradis, et pour les transhumanistes, c'est le monde algorithmique. Aujourd'hui, certains scientifiques très sérieux sont dans la croyance que tout n'est qu'information et que tout est transférable et pensent ainsi qu'on peut tout à fait modéliser le cerveau de quelqu'un, le mettre sur un disque dur avec des algorithmes capables d'apprendre et dire que la vraie personne est dans cette batterie d'algorithmes et non pas dans la chair de son corps. C'est toute la force du monde digital que d'avoir réussi à récupérer ce désir horrible de l'humanité, selon lequel la vraie vie ne serait pas dans le corps, jugé corrompible, et qu'il y aurait un monde pur, celui des idées.

Comment combattre cet imaginaire très attractif de dérégulation et d'illimité ? Comment sortir de la fascination pour un vivre plus longtemps ou celle d'avoir des yeux qui voient à travers les murs ?

MB Pour recoloniser la technologie, c'est la question du sens qui doit se poser, celle du «à quoi bon?». Si quelqu'un dans son projet de vie, artistique, professionnel, militant, de recherche, etc. a besoin de voir à travers les murs, et qu'une application le permet, je n'y vois aucun problème. Mais aujourd'hui, la question ne se pose pas dans ces termes. La technoscience n'offre en effet actuellement pas des moyens à des gens qui développent leurs projets mais elle diffuse une série de moyens *dans lesquels* il faut se mouler. Il y a les applications que la technoscience me donne et moi je dois passer mon temps à voir comment j'utilise ces applications. Je ne fais pas ce que je choisis, je fais ce qu'on m'offre. Or, ce ne devrait pas être aux applications de marquer mon quotidien et le sens de ma vie. La résistance à cela passe par la création d'une myriade d'expériences, de groupes territorialisés, artistiques, militants, de solidarité dans lesquels les gens utilisent tout ce qu'ils veulent utiliser, toutes les technologies qu'ils souhaitent, mais *au nom* d'un projet de vie. Et non l'inverse.

Ce serait ça une hybridation «raisonnée», au service de l'humain ?

MB Tout à fait, l'hybridation est irréversible, c'est une réalité. Face à ce phénomène, il faut néanmoins arriver à se dire: «je me sers seulement de ce qui me sert». Il faut aller vers une utilisation transgressive

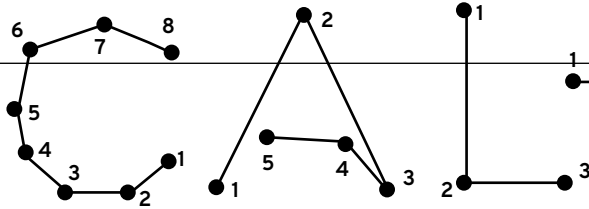
des machines, les mettre au service de projets du vivant. La question devient alors: comment peut-on aller vers une éducation populaire, une éducation tout court, une pédagogie existentielle dans lesquelles les gens ne se laissent pas bouffer par des possibles dont ils n'ont rien à foutre? Car les gens qui ont une passion sont plus ou moins protégés. Par exemple, un mec dont la passion est la musique va utiliser tout le monde digital en fonction de sa pratique musicale. Il ne va pas se faire bouffer, mais c'est au contraire lui qui va bouffer le monde digital d'une façon hybridante ! Mais cela concerne une minorité de la population. Pour la population en général, ces possibles techniques qui se présentent de façon gentille et ludique leur bouffent leur temps de vie jusqu'à devenir leur sens dans la vie. Il faut donc faire en sorte que les gens participent à des projets, chacun avec la puissance qu'il possède (on n'est pas tous Beethoven mais on peut tous faire de la musique), des projets qui peuvent les protéger du risque d'être bouffés par ces stratégies de discipline ludique engageante.

Il y a une forme de fascination d'une partie de la gauche pour le transhumanisme, comment l'expliquer ?

MB Déjà parce que le discours transhumaniste semble formaté pour correspondre au mieux à la culture du pays dans lequel ils tentent d'imposer leur agenda. Ainsi, aux États-Unis, on dit que c'est bon pour le business et pour l'Association Transhumaniste Française, le transhumanisme, «c'est de gauche» ! Pour moi, le transhumanisme ne peut être que réactionnaire et producteur d'un inévitable apartheid entre ceux qui seraient transformés et ceux qui ne le seraient pas, dans une vision sur le mode du monde comme terrain de jeu saccagé par des individus vivant 1000 ans et bouffant toutes les matières premières de la planète. L'essence même du transhumanisme, c'est de considérer que la vie est quelque chose d'individuelle et personnelle, que chaque individu *en tant qu'individu* doit augmenter. Or, la seule position de gauche possible, disons «progressiste», est de considérer que la vie, c'est ce à quoi chacun participe, que ma vie ne peut pas se considérer comme séparée du milieu qui me constitue.

Mais c'est aussi parce que c'est dans la nature même de la gauche d'être fascinée par la technologie. Elle est née avec la foi dans la science et la technique. Il y a ce vieux truc de marxisme de supermarché selon lequel la machine va libérer l'homme. Il y a une partie de la gauche qui va penser bêtement que la technique va résoudre tous les problèmes. Aujourd'hui, être de gauche ça signifie donc en quelque sorte être à contre-emploi, car on doit porter un regard critique sur la technique, non pas en étant technophobe, ni forcément décroissant mais en tout cas, en se séparant de cette fascination.

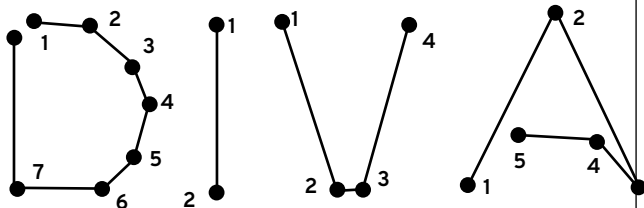
Cerveau augmenté, homme diminué
Miguel Benasayag
La Découverte, 2016



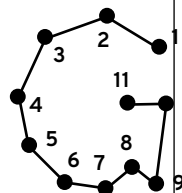
Glanées, au cœur de l'été, quelques situations incongrues, drôles ou décalées. Des histoires singulières qui donnent plus à voir sur l'état de notre monde et de nos mœurs que de profondes analyses sur le spectacle politique ou les sciences sociales comparées, aussi indispensables soient-elles.

Exemples, rayon technologies, de l'inondation de notre quotidien : le paiement par reconnaissance faciale dans un fast-food pékinois, suite à un vol systématique de papier WC au Temple du Ciel de la capitale chinoise et dont les voleurs n'ont pu être démasqués que suite à cette ingénieuse technique ; un robot chef d'orchestre qui dirige une symphonie dans un théâtre italien ; une application, au Pakistan, pour faire livrer à domicile un animal à sacrifier pour la fête du même nom ; un chien robot renifleur à Tokyo afin de vérifier l'hygiène des pieds de vos invités...

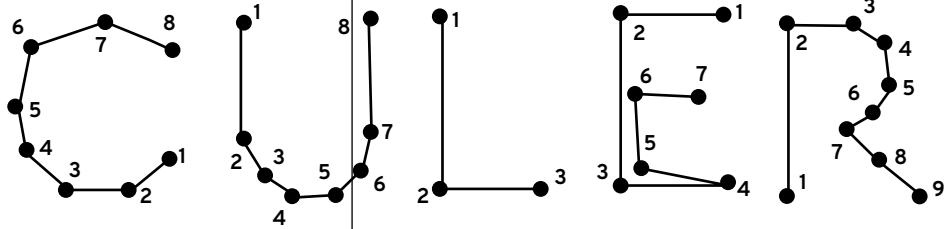
Exemples, sous le vernis technologique de notre hypermodernité, de la persistance des quêtes spirituelles et historico-religieuses : un homme arrêté à Pékin avec une valise contenant les deux bras de son frère, électrocuté mais toujours vivant, afin qu'ils soient inhumés, le jour venu, avec le reste du corps dans le cimetière du village natal,



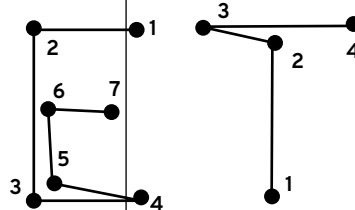
selon une ancestrale coutume ; le ravissement hilare de Ri Chun Hee, la présentatrice septuagénaire de la télévision nord-coréenne, lors des essais nucléaires sous la conduite du guide suprême de la révolution ; la conviction de cet habitant du Hainaut d'abriter sous son jardin depuis des siècles le trésor des Templiers ; la présentation, par un homme hagard, à la police municipale d'une ville du Limbourg de la tête de sa mère, qu'il avait décapité, la soupçonnant d'être une « espionne du christianisme » ; la découverte par une fillette britannique dans un lac des Cornouailles de la mythique épée Excalibur de la légende du Roi Arthur...



Exemples, côté sociétal, des nouvelles propulsions comportementales et de l'explosion des éthiques classiques : le congé « gueule de bois » octroyé par des patrons londoniens à leurs employés fêtards ; la querelle sur la suppression des pictogrammes Homme / Femme dans



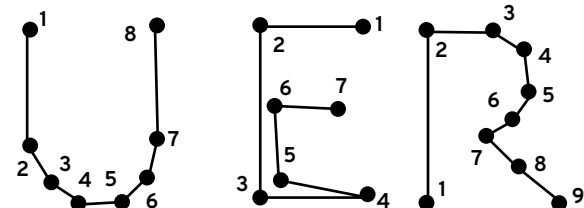
les lieux d'aisance new-yorkais au motif de la lutte contre les discriminations ; le tarif des boissons inversement proportionnel à la longueur des jupes des adolescentes dans une boîte du sud de la France ; le mystère scientifique de la synchronisation des règles des femelles bonobos du zoo d'Anvers, entre elles, mais aussi avec celles des employées qui les soignent...



Certes, la longue destinée de l'homme regorge de récits troublants, de fictions plus réelles que l'imaginaire des artistes, d'histoires et de fables « incroyables mais vraies ». Ces potins de notre présent sont annonciateurs et relèvent, non du fake ou du fait-divers, mais, à mon sens, d'une anthropologie du quotidien du futur.

Ces petits échos du monde nous révèlent un coin de cet invariant structurant les civilisations depuis la préhistoire du Sapiens : le délire et la déraison, indispensables pour bâtir du collectif, et, en même temps, un accomplissement phénoménal de l'outil qui, dans les transformations de la nature, atteint des sommets de sophistication.

On calcule le monde en algorithmes d'une folle complexité et, simultanément, on reste inexorablement prisonnier de ce qui, demain, sera considéré comme des divagations



d'un moyen-âge empli d'obscurantismes, de barbaries, d'incultures et de pudibonderies.

Nul ne peut, hélas, sauter par dessus son époque.

À chaque numéro, *Agir par la culture* confie un appareil photo jetable à une personne qui n'a pas souvent l'occasion de s'exprimer mais pourtant plein de choses à dire. Et lui laisse le soin de réaliser un reportage de son quotidien, sur ce qui l'énerve ou lui plaît, la révolte ou l'amuse dans sa vie de tous les jours.

Madame Fatou

Avant d'arriver en Belgique en 2012, Madame Fatou était commerçante à Bujumbura, capitale du Burundi. Le climat politique de ce pays, qui avait déjà récemment connu guerre et misère, est devenu dramatique. En effet, les assassinats politiques de nombreux opposants au Président Pierre Nkurunziza se sont multipliés depuis sa réélection en 2010. Journalistes et membres de la société civile sont harcelés. La situation empire encore en 2015, lorsque Nkurunziza impose un troisième mandat par un coup de force anticonstitutionnel, transformant peu à peu le pays en dictature. Enlèvements, exécutions extrajudiciaires, actes de tortures et violences sexuelles menés par des agents de l'État: un régime de terreur qui menace tous ceux qui s'opposent à son pouvoir qui a déjà fait plusieurs milliers de morts et poussé à l'exil près de 425.000 Burundais. Madame Fatou, 37 ans aujourd'hui, a milité contre ce régime et fait partie de ces exilés politiques qui y étaient en danger de mort. Elle nous raconte sa fuite pour la Belgique et sa vie d'attente dans un Centre pour réfugiés.



Photos prises par Madame Fatou au cours de l'été 2017

PROPOS RECUEILLIS PAR
AURÉLIEN BERTHIER & MOHAMED MOUSSAOUI

Madame Fatou



C'est l'accueil du Centre de la Croix-Rouge de Jette. J'ai surtout pris des photos du Centre parce que c'est l'essentiel de ma vie ici en Belgique. Je sors très peu du Centre. Je ne peux pas aller en ville car pour ça, il faudrait prendre les transports et je ne peux pas payer le ticket. Je ne saurais pas trop quoi vous dire de la Belgique et les Belges. Ou de Bruxelles. Je connais surtout le Centre et les gens qui y résident.

Au centre, c'est vrai qu'on reçoit les soins et à manger. Mais on se sent un peu enfermé, un peu les uns sur les autres. On voit toujours les mêmes personnes. On est six dans une seule chambre. C'est bruyant, j'ai du mal à dormir la nuit. On n'a pas beaucoup d'intimité: mon espace personnel, c'est le premier étage de ce lit superposé. Et chacune a son caractère, c'est souvent tendu. Tout cela me pèse beaucoup et me donne beaucoup de stress.



Photo de la
page précédente

C'est une photo accidentelle, c'est le sol du Centre. J'attends depuis presque six ans pour des papiers suite à ma demande d'asile politique. J'attends pour une réponse positive. On ne sait pas quand ça va arriver, ni ce qui va arriver. Ça dépend un peu de la chance aussi. Certains l'ont rapidement, d'autres attendent longtemps comme moi. On ne sait pas quand ça va arriver, dans un mois ou dans un an. Moi, ça fait presque six ans que j'attends.



Un écran de la caméra de surveillance à l'accueil.

Il y a un couvre-feu à 22 heures. On doit être là avant la fermeture. Le matin, ça ouvre à partir de 5 heures. J'aimerais être libre. De mon temps et de mes choix. Pouvoir décider de ma vie. Ma vie professionnelle, ma vie quotidienne. Avoir un chez-moi. Avoir de l'intimité. Et pouvoir accueillir des gens chez moi. Pouvoir les recevoir sans qu'ils doivent montrer leur papier d'identité à l'entrée comme ici au Centre. Je ne peux pas recevoir les gens comme je le voudrais et ça me manque.



Le réfectoire du Centre où on doit aller pour manger.

Au Burundi, le président Nkurunziza s'accroche au pouvoir. Il refuse de laisser les opposants s'exprimer et les pourchasse. J'ai été persécutée à cause de ma participation à l'opposition. J'ai été emprisonnée une semaine, j'ai subi des violences, des tortures, des viols. Mon frère a payé une importante somme d'argent et j'ai pu sortir. Mais, en tant qu'opposante au régime, j'étais toujours en danger de mort. C'est pourquoi je suis partie du Burundi et que suis venue en Belgique. Comme il y a eu des liens entre mon pays et la Belgique, qu'il en était une colonie, j'ai pensé qu'on pourrait m'accueillir ici, me donner l'aide dont j'avais besoin. Je continue ma militance contre cette dictature à Bruxelles.

Moi assise sur mon lit. J'aimerais être libre dans ma vie quotidienne mais aussi dans mes choix professionnels. Au Burundi, j'étais commerçante, je faisais du négoce sur le marché central de Bujumbura. Je circulais un peu partout pour m'approvisionner en marchandise, notamment en Tanzanie. Je pourrais refaire du commerce ici aussi si seulement j'avais les papiers pour. J'ai aussi suivi une formation d'aide ménagère à Actiris et suivi des cours de néerlandais. Mais j'ai juste une carte orange que je dois renouveler tous les 3 mois et qui ne suffit pas aux employeurs que je rencontre. Ils refusent donc de m'embaucher. Pourtant, j'ai envie de travailler, je suis courageuse.

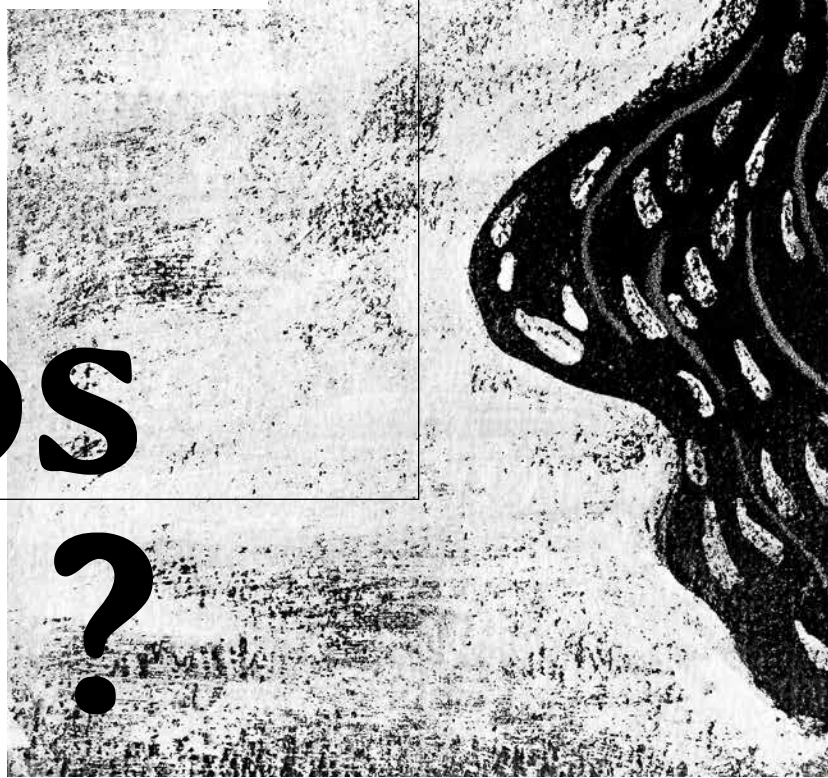


La suite du reportage est visible en ligne sur www.agirparlaculture.be



Les larmes, la tristesse, les émotions sont-elles seulement les outils des populistes, du spectacle ou de l'humanitaire ou bien peuvent-elles, en nous faisant passer du poignant au révoltant, amorcer une critique sociale voire une mobilisation ? Car les larmes ne sont pas étrangères à la militance. Tristesse des défaites et mélancolie pour en faire le deuil. Larmes aux yeux face à des situations d'injustice, d'inégalité et d'oppression. Comment d'ailleurs montrer l'injuste à l'écran ? Quand est-ce qu'on tombe dans le misérabilisme et le tire-larmes ? Surtout face au risque de manipulation par l'émotion et à une certaine tendance à remplacer la solidarité critique par la compassion ou l'empathie limitée. Processus qui, eux, n'interrogent pas l'ordre existant et n'analysent pas les mécanismes qui fondent les injustices.

À quoi bon nos larmes ?





ENZO TRAVERSO

La mélancolie, une ressource de lutte à retrouver

Spontanément on associe la mélancolie à la paralysie ou à la résignation. Pourtant, Enzo Traverso, historien des idées né en 1957 en Italie et qui enseigne actuellement à l'Université de Cornell (États-Unis), montre dans son essai « *Mélancolie de gauche* » qu'elle fait partie de la « structure des sentiments » de la gauche. À ce titre, elle a été une ressource importante et souvent cachée des luttes sociales. Elle constitue même l'un des affects révolutionnaires qui peut permettre de réactiver des espérances passées, constituer un antidote paradoxal pour surmonter les défaites et retrouver l'envie de changer l'ordre existant, en nous inscrivant dans la continuité historique des luttes passées et à venir.



Quel rôle peut jouer la mélancolie dans les luttes sociales ?

ET Cela relève de l'évidence : on ne peut pas mener une lutte politique en s'appuyant exclusivement sur une réflexion politique et un calcul stratégique. Un engagement n'est pas seulement idéologique, il nécessite aussi de s'investir émotionnellement. Dans toutes luttes, il y a des moments de passion, de l'enthousiasme, des moments jubilatoires et d'extase qui accompagnent les luttes victorieuses, quand on a l'impression que tout devient possible. Et il y a aussi des moments de mélancolie ou de tristesse qui accompagnent eux, dans la plupart des cas, les défaites.

Mon livre s'ouvre sur une référence à George Didi-Huberman et son essai *Peuples en larmes*, peuples en armes où il montre, à partir du film *Le Cuirassé Potemkine* de Eistenstein, que les larmes peuvent déclencher un sentiment de révolte et déboucher sur l'action [voir encadré]. C'est une des modalités de la mélancolie, de la tristesse, du deuil, celle de la révolution en actes. Il y a aussi une autre modalité de la mélancolie, celle qui surgit de la défaite, des occasions ratées, des acquis détruits, du bonheur volé, du constat qu'on a perdu une bataille, qu'on est sorti vaincu d'un combat et que quelque chose est irrémédiablement perdu... C'est quelque chose que toute personne active en politique, dans divers mouvements, connaît bien. C'est un sentiment qui a souvent existé depuis deux siècles dans l'histoire de la gauche et qui est par ailleurs nécessaire pour reconstruire quelque chose, un après.

Sous quelle condition cette mélancolie peut-elle transcender la tristesse de la défaite et devenir une force et non plus nous plonger dans une torpeur paralysante ?

ET Dans mon livre, je souligne que pendant presque deux siècles, pour la gauche au sens le plus large du terme (c'est-à-dire l'ensemble les mouvements qui voulaient changer la société, de l'anarchisme au socialisme des origines en passant par toutes les hérésies révolutionnaires et communistes qui ont existé), toutes les défaites se sont inscrites dans une culture habitée par l'idée de progrès. Par l'idée d'une finalité qui serait presque inscrite dans le mouvement de l'Histoire. C'est ce qu'on appelle une téléologie historique. En somme, on peut essayer des défaites terribles, souffrir beaucoup, perdre des camarades mais le futur nous appartient : « le socialisme, c'est l'avenir ! » se disait-on. Cette idée très enracinée dans la culture de la gauche, celle d'un but qui est devant nous, et que ça vaut le coup de se battre était la conviction qui nous aidait à surmonter les défaites et reprendre le chemin des luttes. Cette conviction a permis à

des générations de militants de se battre dans les conditions les plus difficiles au nom même de la mémoire des camarades tombés et vers un horizon final utopique et victorieux. Songeons à l'Europe totalement occupée par le nazisme et où émergent néanmoins des noyaux de résistance.

À partir de la fin du 20^e siècle, ce mécanisme de sublimation, de transcendance de la défaite par une mélancolie disposant à l'action s'est brisé. On n'a plus du tout la conviction qu'on va vers le socialisme, que nous appartenons à un grand mouvement qui nous dépasse comme individu ou comme groupe, et qui dépasse les frontières d'un pays. On est perdu. Ce sentiment de défaite est accablant et on ne sait pas comment réagir car on se sent écrasé. Il y a certes eu depuis un foisonnement de mouvements sociaux et politiques, en Amérique latine, aux États-Unis, en Europe ou dans le monde arabe. Mais j'ai le sentiment qu'ils sont tous plombés par cette absence d'un horizon utopique qui existait encore à la fin des années 70.

La chute du mur de Berlin en 1989 constitue une rupture concernant cette mélancolie. En quoi a-t-elle eu un effet sur l'activité militante ?

ET 1989 est un tournant historique. C'est un lieu commun historiographique de dire que « 89-90, c'est la fin du 20^e siècle », que « c'est la fin d'une illusion ». Or, en 1989, il y a en fait très peu de militants qui se font encore des illusions sur l'Union soviétique. Le problème n'est donc pas l'effondrement brusque d'une illusion, celle des « lendemains qui chantent » incarné par le « socialisme réel ». Non, ce qui se passe, c'est qu'en 1989, on prend soudainement conscience qu'un cycle, celui des révolutions du 20^e siècle, s'achève. Qu'on a vécu un siècle de guerres et de révolutions et que ces révolutions se sont partout soldées par des défaites : le « socialisme réel » s'est révélé un leurre et les révolutions coloniales ont débouché sur une autre forme de

totalitarisme comme au Cambodge. Une sorte de mélancolie postcoloniale émerge alors et on voit la fin du « socialisme réel » se traduire en un engouement extraordinaire pour un modèle de société et de consommation occidentale. Tout cela donne l'impression que tout un monde s'est écroulé.

La mélancolie profonde et particulière qui surgit de cette prise de conscience d'une défaite historique

« Ce sentiment mélancolique, qui a toujours existé dans l'histoire de la gauche, devient aujourd'hui quelque chose qu'on peut conceptualiser, reconnaître, et penser. »

transforme la mélancolie combative en une torpeur passive et résignée. Elle est un sentiment qui va en quelque sorte envelopper tout le travail nécessaire d'historicisation et de métabolisation, de deuil de cette défaite. Des processus qui me paraissent pourtant indispensables pour bâtir un nouveau projet. Et pour apporter un sentiment d'historicité à tous ces nouveaux mouvements qui ont surgi, qui ont exprimé des potentialités énormes mais qui sont comme orphelins. Des mouvements qui doivent se réinventer parce qu'ils ne peuvent plus se rattacher à des modèles ni s'inscrire dans une continuité historique.

Je donne souvent l'exemple des révolutions arabes. Elles ont réussi à abattre des dictatures mais elles n'avaient pas de direction, pas de projet parce qu'elles ne pouvaient se réclamer de rien. Elles n'étaient bien sûr pas islamistes, mais pas non plus socialistes, ni panarabistes. Tous les modèles inventés par le passé avaient échoué. On avait presque l'impression que la seule certitude, la seule référence, c'était 1789: une révolution pour la liberté et la démocratie.

Outre ce foisonnement de mouvements qui doivent se réinventer, on observe aussi une redécouverte d'expériences du passé qui semblaient enfouies. On relit ou on réinterprète par exemple la Commune de Paris.

Pour ma génération, elle était une révolution préfigurant l'octobre bolchévique. Aujourd'hui, on la voit comme annonçant Nuit Debout, c'est-à-dire une démocratie complètement horizontale. On réinterprète les modèles, on redécouvre des traditions qui étaient oubliées. Mais tout ce travail se fait de manière un peu confuse.

Je pense que ma génération a une tâche: jeter un pont entre ce qui est en train de surgir

aujourd'hui et ce qu'on a connu dans le passé afin d'établir une transition. Non pas pour sauver des modèles périmés et reproduire ce qui a échoué, mais, parce qu'on ne peut pas créer à partir d'une table rase. Il faut prendre conscience d'où on vient, de voir ce qui n'a pas marché, les erreurs du passé mais aussi de ce qui a été positif. J'ai l'impression qu'une génération n'a pas joué ce rôle de passeur entre une époque et une autre. Le travail de deuil dans lequel la mélancolie joue un rôle important possède précisément cette fonction de passage. En psychanalyse, élaborer le deuil signifie d'ailleurs non pas oublier un objet ou une personne, mais veut bien dire transférer des passions, des sentiments d'un objet ou d'une personne qui n'est plus là à quelque chose d'autre. Dans ce cadre, la mélancolie peut redevenir une ressource pour savoir, connaître et intervenir dans le présent et peut aider la gauche à se réinventer tout en se réappropriant le legs des luttes libératrices d'hier.

« Les vaincus ont une dignité qui tient précisément au fait de s'être battu. »

Vous dites dans votre livre que cet usage de la mélancolie relève d'une tradition cachée, pourquoi ?

ET Ce sentiment mélancolique, qui a toujours existé dans l'histoire de la gauche, devient aujourd'hui quelque chose qu'on peut conceptualiser, reconnaître, et penser. Chose qu'on ne faisait pas auparavant: on le sublimait ou on le refoulait. Ceci peut s'expliquer par le fait que le 20^e siècle s'ouvre pour la gauche avec la Révolution russe qui a introduit un paradigme militaire dans la lutte. Elle a institué l'idée de la révolution comme une lutte armée pour prendre le pouvoir. Ce qui implique une organisation quasi militaire: nous sommes des soldats qui nous battons pour changer le monde, nous devons nous organiser comme une armée, avec une hiérarchie. Mais cela implique aussi que le combattant n'avait pas le droit d'exprimer ses sentiments. Car les larmes pouvaient apparaître comme un signe de faiblesse. Il fallait se battre et on n'avait pas le droit au deuil.

Ou alors, si deuil il y avait, il prenait des formes très ritualisées. On peut penser aux obsèques des camarades tombés qui se déroulaient comme une manifestation de lutte, avec les drapeaux rouges déployés, comme pour dire: «ils sont tombés mais nous, nous restons debout». Cette vision idéologique de l'action militante se traduisait dans une esthétique, une liturgie, une ritualisation de l'action politique qui laissait très peu de place à l'expression de ces sentiments.

C'est une vision, d'ailleurs très genrée, d'une virilité du combattant qui doit censurer ses sentiments. Même s'il y a eu, à partir des années 70, des mouvements qui ont revendiqué un droit à exprimer des affects (comme le féminisme par exemple), à briser les frontières entre le privé et le public, pendant très longtemps dans la culture de la gauche, dans les mouvements organisés, dominait un courant politique qui censurait cette dimension émotionnelle. Aujourd'hui, des cadres se sont brisés. Notre univers mental s'est modifié et nous permet de voir ce qui était caché auparavant.

À gauche, c'est vrai qu'à côté de quelques victoires, on a souvent tendance à célébrer des défaites comme la chute du gouvernement espagnol face aux franquistes, celle d'Allende au Chili, des morts en manifestation comme Malik Oussekine ou Carlo Giuliani, des assassinats comme celui de Jaurès... Est-ce qu'il y a quelque chose qui relève de l'ordre de la martyrologie à gauche ?

ET Oui tout à fait. La martyrologie peut prendre des formes différentes. Les morts suscitent des deuils qui n'ont pas la même portée ni conséquence. J'étais étudiant lors de la mort de Malik Oussekine, je participais même aux manifestations. C'était un martyr qui suscitait non seulement de la tristesse et du deuil mais aussi de la rage et qui renforçait une volonté de lutte. Allende, c'est autre chose, il accompagne une défaite de portée historique.



Et est-ce qu'être de gauche c'est se reconnaître dans ce « panthéon des vaincus » ?

ET Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, on considère Walter Benjamin comme un des grands penseurs de l'Histoire et qu'il nous « parle » le plus actuellement alors qu'il était seulement reconnu comme philosophe esthétique ou critique littéraire jusqu'à peu. Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus sensible à sa vision de l'Histoire à repenser du point de vue des vaincus, axée sur les idées de la défaite et d'absence du progrès, plutôt qu'avec les philosophies du Progrès qui dominaient le marxisme du 19^e et du 20^e siècles, y compris à l'époque des Trente Glorieuses, pendant l'âge d'or de la social-démocratie et de l'État-providence.

Je pense que le marqueur de gauche tient justement à cette vision de l'Histoire comme histoire des vaincus. Les vaincus ont une dignité qui tient précisément au fait de s'être battus. Il peut donc y avoir une identification avec ces vaincus. Et la mélancolie qui en découle peut être tout le contraire de la résignation et de la passivité parce qu'elle peut permettre de s'identifier à un combat pour le rachat des vaincus de l'Histoire.

Nous sortons d'une longue séquence qui a commencé dans les années 80, qu'on a pu appeler de différentes manières mais qui grosso modo coïncide avec l'essor du néolibéralisme. Sur le plan culturel, cette séquence a pris la forme de ce que Pierre Nora appelle le « moment mémoriel », c'est-à-dire cet incroyable essor des politiques de la mémoire. Une séquence dominée par une philosophie de l'humanitarisme, de la vision du passé comme l'âge de la violence et surtout par la figure de la victime. Pendant 30 ans, on s'est attendri sur les souffrances d'une humanité réduite au statut de victime.

Aujourd'hui, il s'agit de renverser le regard, non pour ignorer les victimes, mais pour ré-introduire une autre dimension. Car le vaincu n'est pas la victime. Il est celui qui est tombé au cours d'un combat pour l'égalité, la justice, l'émancipation, la libération, la démocratie... Il faut par exemple redécouvrir une vision de l'Histoire d'un Sud qui se libère. Non plus penser la mémoire des génocides, des violences, des esclavages mais penser la mémoire de la transformation des colonisés en sujets historiques qui se battent et qui se libèrent. C'est une révolution intellectuelle qui est indispensable pour rebâtir quelque chose. De même, on pense les luttes ouvrières comme des luttes de perdants (une usine ferme, des ouvriers désespérés) notamment dans la manière dont on

DERNIERS OUVRAGES PARUS :
Mélancolie de gauche : la force d'une tradition cachée (XIX^e-XXI^e siècle), La Découverte, 2016
Les nouveaux visages du fascisme, Textuel, 2017

Les larmes comme manifestation de la puissance politique

Le philosophe français George Didi-Uberman développe dans *Peuples en larmes, peuple en armes* (Éditions de Minuit, 2016) l'idée que les émotions (et leurs images) peuvent se déployer hors du spectacle ou de l'humanitaire, pour redonner une puissance d'agir à ceux qui en sont dépossédés. À partir de l'idéal-type du *Cuirassée Potemkine*, où une mort injuste suscite d'abord des larmes, puis des poings qui se lèvent, il montre comment un émoi peut se changer en émeute. Que loin d'être un signe d'impuissance et de fragilité exprimé en privé, l'émotion peut devenir partagée, le sanglot manifester une puissance politique et mener à l'action. Ce n'est pas un concept abstrait, ces mort injustes, celles qui touchent notamment un enfant, un jeune homme, des femmes, des personnes âgées, un groupes de civils désarmés, et leurs déroulés révolutionnaires, les récentes révolutions arabes en regorgent. Car elles sont autant de situations (et d'images) qui provoquent un sentiment d'horreur et d'indignation. Devant elles, on est accablé et on pleure. Ces larmes publiques, celles de ceux qui en sont témoins, possèdent une forte résonance critique : « se plaindre » peut devenir « porter plainte », la lamentation se transformer en colère et besoin de justice. Et bientôt, c'est tout le peuple en (l)armes qui les rejoindra. Le soulèvement peut alors commencer. [AB]

les médiatise. J'ai l'impression que très souvent on nous demande une identification, une adhésion, un soutien qui relève beaucoup plus de la philanthropie que de la solidarité politique. Il faut retrouver cette fonction de la gauche dans l'Histoire, souvent remise en cause, celle qui a consisté à donner une représentation politique et une dignité à des classes sociales qui étaient purement exploitées. Elles étaient exclues de l'espace public et du système politique et, grâce au mouvement ouvrier, elles sont devenues des acteurs politiques.

Réalité virtuelle : machine à solidarité ou à réappropriation culturelle ?

PAR JULIEN ANNART



L'empathie technologique promise par le jeu vidéo et la réalité virtuelle constitue-t-elle une machine à créer de la solidarité en suscitant la compréhension des situations de domination ?

Ou nous condamne-t-elle à la réappropriation culturelle, les dominants expérimentant la situation des dominés et se bornant à compatir (ou s'amuser avec elle) sans jamais remettre en cause ce qui fonde leurs privilèges ?

Avec l'apparition des casques de réalité virtuelle au début des années 2010 (de l'anglais *Virtual Reality* soit VR), la promesse d'immersion totale et de ressentir du panel des émotions (promesse que les jeux vidéo contiennent dès leur naissance) semble enfin être tenue. À tel point que les créateurs promettent à présent l'empathie, on pourrait ainsi littéralement « voir le monde à travers les yeux d'un autre ».

ÊTRE UN AUTRE GRÂCE À LA VR ?

Les artistes contemporains se sont rapidement emparés de la VR. Ainsi, le collectif BeAnotherLab a par exemple créé « The Machine to be Another »¹ qui vous propose à travers un dispositif utilisant notamment la VR de vous placer dans le corps d'un autre, évidemment différent, comme celui d'une femme, d'un handicapé ou encore dans la peau de parent d'un jeune noir tué par la police... Insistant comme les jeux vidéo sur l'empathie, ce genre d'installation et les autres artistes s'engouffrant dans ce phénomène promettent avec emphase de « nouvelles perspectives pour l'humanité » (pas moins !), dorénavant capable de s'ouvrir à la différence grâce à la technologie. Le réalisateur Chris Milk qualifie par exemple la VR de « *machine à empathie ultime* »².

On peut juger ce genre d'œuvres intéressantes mais aussi finalement assez superficielles. Car comme souvent en art contemporain, l'idée et le discours dépassent le résultat. Est-ce qu'on ne donne pas, ce faisant, trop de pouvoir à l'image ? Est-ce qu'on ne confond

pas, comme l'indique la chercheuse américaine en Media studies Ainsley Sutherland, immersion et empathie ?³ L'empathie, justement, ne consiste-t-elle pas en un peu plus que le simple partage d'une image fût-elle à 360° ?

D'autres utilisations de la VR comme moyen de ressentir la douleur de l'autre existe aussi dans le monde universitaire. On pensera notamment au Virtual Human Interaction LAB de l'Université de Stanford⁴. Celui-ci propose de faire l'expérience de personnes dominées socialement (personnages âgés, réfugiés, racisés...) et affirme qu'après avoir vécu leur quotidien, les participants seraient plus susceptibles d'être bienveillants à leur égard.

LIMITES DE L'EMPATHIE ET RÉAPPROPRIATION CULTURELLE

Si ces recherches universitaires peuvent effectivement ouvrir des perspectives curatives, en ce qui concerne les perspectives culturelles et politiques, le doute demeure. Après tout, le roman, le cinéma et même le jeu vidéo ne proposent-ils pas ce genre d'expérience type « vis ma vie » depuis longtemps ? N'a-t-on pas déjà touché aux limites de « l'empathie grâce à la technologie » dans ces médiums « traditionnels » ?

C'est justement le propos de Robert Yang, créateur de jeu vidéo⁵, militant LGBTQ et professeur au NYU Game Center, dans un article sur son blog⁶. Dans ce texte détonnant, Yang remet en question le rapport à la technologie de la VR, la manière dont elle est conçue et par qui et ce qu'elle embarque comme idéologies avec elle : « *Comment savez-vous que vous ressentez de l'empathie ?* »

Avez-vous vraiment besoin d'un casque VR pour éprouver de l'empathie envers les autres ? Bordel, ne pouvez-vous pas simplement les écouter et les croire ? Et il faudrait en plus que vous soyez diverti ? Êtes-vous sûr que le problème ne viendrait pas plutôt de vous ? » En effet, si un appareillage onéreux avec vision à 360° est réellement nécessaire pour appréhender ce que vivent ces populations, il est légitime de se demander si le problème ne réside pas plutôt dans un désintérêt à la base de celui qui emploie cette technologie pour les problématiques qui les touchent ?

Mieux, toute cette communication autour de l'empathie ne masque-t-elle pas, une fois de plus, la réappropriation de la contestation de l'ordre établi par ce même ordre ? Loin de vouloir divertir ou donner bonne conscience au bloc culturellement dominant (ici hétérosexuel), Yang constate en effet avec désarroi le fait que ses jeux, conçus pour « *valoriser la culture gay et la solidarité queer* », sont considérés comme des sortes de « machine à empathie », à tel point que certains hétéros y jouant en arrivent même à frimer avec leur « bienveillance » supposée et leur « tolérance » à l'égard des gays. « *Je ne veux pas de l'empathie, je veux la justice !* » leur répond Yang avant de reprendre les mots de la chercheuse Wendy HK Chun : « *si vous marchez avec les chaussures de quelqu'un d'autre, c'est que vous les avez volées* ».

Yang pointe finalement le peu de pertinence de « l'empathie par la technologie » dans les combats culturels, ne débouchant pas sur de la solidarité. Et même son aspect nuisible puisqu'elle masque des désaccords politiques par une illusion d'empathie : « *Les "machines à empathie VR" sont juste des machines d'appropriation culturelle. Elles volent les expériences de souffrance de certains pour rassurer l'image d'eux-mêmes qu'ont ses utilisateurs. [...] Une meilleure empathie devrait se centrer sur les gens, pas sur la technologie, les industries qui les créent ou les marques qui les vendent.* »

1. Voir leur site themachinetobeanother.org
2. Déclaration lors de sa conférence « Comment la réalité virtuelle peut créer un dispositif empathique exceptionnel » visionnable ici : www.ted.com/talks/chris_milk_how_virtual_reality_can_create_the_ultimate_empathy_machine?language=fr
3. Cité par Jennifer Alsever dans « Is Virtual Reality the Ultimate Empathy Machine? » in *Wired*, En ligne : www.wired.com/brandlab/2015/11/is-virtual-reality-the-ultimate-empathy-machine

4. Voir leur site : <https://vhil.stanford.edu>
5. Voir chronique de son jeu vidéo « Radiator 2 » dans notre numéro 47, Automne 2016, page 30.
6. Les citations sont extraites de son article de blog disponible ici : www.blog.radiator.debacl.e.us/2017/04/if-you-walk-in-someone-elses-shoes-then.html

THIERRY ODEYN

Docu social : s'adresser à l'intelligence, pas aux émotions

PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIEN BERTHIER

Le cinéma, et en particulier le documentaire, ont une fonction assez prégnante dans le champ des luttes. Certains émeuvent, parfois aux larmes, en montrant les inégalités, l'injustice, la répression, les oppressions ou la guerre. Thierry Odeyn, enseignant animant le cours « Filmer le réel » à l'INSAS nous met pourtant en garde sur la manière dont peuvent intervenir les émotions sur le grand écran, peu enclines à nous faire saisir la complexité du réel.

Comment déterminer la frontière entre misérabilisme et justesse dans le documentaire social ?

TO Je pense que la principale question à se poser c'est de définir ce que pourrait être un film militant. Le cinéma de propagande est généré par le pouvoir et le cinéma militant par le contre-pouvoir. Le problème est de voir quels sont les moyens que ces deux cinémas vont déployer respectivement. Or, si le cinéma militant déploie les mêmes moyens que le cinéma de propagande, si un film militant peut dégager une émotion telle qu'elle peut induire le public à pleurer, c'est pour moi questionnant. La frontière est là.

Eisenstein nous a appris que tout art de représentation, théâtre ou cinéma (y compris dans le documentaire qui est toujours un travail d'interprétation et un processus fictionnel) est un processus qui génère chez le spectateur une possibilité d'identification au héros, processus qui n'est pas étranger au succès et à l'impact public de ce qui est représenté. Et qu'il s'agit d'une forme perverse de détournement d'une action réelle, dans la mesure où ce qui est représenté dit avoir quelque chose à voir, même de façon caricaturale, avec le propre vécu du spectateur. Ce sont des émotions qu'il va vivre de façon quasi virtuelle. C'est pourquoi il ne faudrait jamais laisser le spectateur dupe de la nature fictive et fictionnelle de ce à quoi il assiste.

Est-ce qu'un documentaire qui rajoute des effets sonores, par exemple de la musique pour indiquer les moments où c'est censé être triste, en fait trop, oriente trop la compréhension et les émotions du spectateur ?

TO Le fait de rajouter des choses pour provoquer une émotion suppose qu'on catégorise la personne qu'on filme et qui est censée vivre ces émotions (et que vous êtes censé vivre vous, comme spectateur, par procuration) dans une perception du monde dichotomique, binaire en termes de valeurs positives et négatives. Et la construction du film fait qu'on va être amené à s'identifier davantage aux gens qui sont porteurs de valeurs positives. Or, si se fait que la réalité qui nous entoure n'est pas du tout réductrice à des valeurs positives et négatives. C'est infiniment plus complexe. Et le cinéma peut rendre compte à partir de ses propres moyens de cette complexité. On peut avoir un personnage dans sa complexité, et qui *par ailleurs* peut générer des émotions, les provoquer chez les gens. Mais encore faut-il que le personnage soit mû par des contradictions. Encore faut-il donc les installer ces contradictions. Après, il n'est pas non plus question de laver tous les films d'émotions, ce serait incroyablement emmerdant ! Mais il s'agit bien de faire en sorte que le film révèle une dimension suffisamment complexe du personnage et des enjeux qui ont fait ce qu'il est.

Dans un but militant, n'est-il pas parfois souhaitable d'utiliser l'émotionnel pour frapper l'imaginaire et marquer ? Provoquer un choc pour mobiliser, sensibiliser, documenter ?

TO Dans un but d'efficacité ? Tout cela est très putassier. Car il s'agit alors d'employer les armes de l'adversaire. Autrement dit de ne pas avoir un respect suffisant à l'égard de son public que pour l'amener à participer à une réflexion mais plutôt l'amener sur un terrain d'émotion. Ça consiste à considérer le spectateur uniquement comme quelqu'un qui est potentiellement à émouvoir. C'est une démarche que je trouve méprisante. Et politiquement, le mépris génère le fascisme.

Devant un docu présentant une lutte, on peut ressentir des émotions face à l'injustice montrée ou encore la dignité retrouvée. Est-ce que ça peut être galvanisant ou bien pleure-t-on ensemble sur une cause sans forcément se mobiliser ?

TO Comme le dit Eisenstein, l'émotion perçue n'est pas nécessairement mobilisatrice... C'est la complexité de ce qu'on rencontre qui est mobilisatrice et non pas l'attachement ou le fait de vouloir venger le pauvre martyr.

À un cinéaste militant, vous lui conseilleriez donc de jouer sur les émotions ?

TO Je lui conseillerais en tout cas de ne pas limiter son cinéma aux émotions. Car ce n'est précisément pas faire preuve de militantisme. Ayons confiance dans le public et retraillons avec son intelligence plus que ses émotions.



Mobilisations générales momentanées et lutte contre les inégalités

PAR JEAN BLAIRON*

Pour certains, la lutte politique contre les inégalités se doit de prendre de nouveaux chemins – entendons des chemins médiatiques : il s'agirait désormais de « toucher le plus grand nombre » en s'adressant à chacun dans « sa culture » (par exemple en faisant communier dans une émotion produite par un « spectacle » déclaré « populaire », en suscitant des larmes), en « donnant l'occasion » à tous de « se mobiliser » (notamment en faisant un « don »). Analyse de ces moments de mobilisations générales et momentanées (MGM) ainsi que de leur idéologie sous-jacente visant à dépolitiser des questions sociales et à évacuer la solidarité au profit d'une charité programmée.

*Jean Blairon, asbl RTA (Réalisation-
Téléformation-Animation).

Pour ses protagonistes et défenseurs, cette nouvelle voie des MGM serait la seule à pouvoir permettre une salutaire prise de conscience collective, à condition qu'elle soit répétée (c'est le fameux thème de la « piqûre de rappel »... qui devient chronique). Il arrive en outre fréquemment que cette « nouvelle voie » n'hésite pas à justifier sa légitimité en critiquant les voies « anciennes », dont elle conteste l'efficacité.

« LES ENFOIRÉS », UNE MGM TYPE

Le début de la chanson « Ici les enfoirés » opère de la sorte: « *On nous avait dit "c'est pour un soir" on est encore là 20 ans plus tard / Refrain: Ici les enfoirés oh ouh oh rejoins notre ar... mée / Les saltimbanques c'est pas sérieux mais les ministères n'ont pas fait mieux / Ref./Faut-il chanter contre les misères ou bien se taire, passer, ne rien faire / Ref./Chaque année plus de gens secourus mais chaque année plus encore à la rue / Ref./Chanter, chanter même à en pleurer.* »

Le texte distribue un curieux système d'oppositions et d'assimilations: l'action spectaculaire est opposée à l'action publique (« *qui n'a pas fait mieux* ») et au « *laisser-faire* »: il n'y aurait donc pas d'alternative que de chanter ou de ne rien faire¹...

Le jeu de mots « *rejoins notre ar(t) – mée* » laisse entendre que la consommation du spectacle équivaut à une véritable mobilisation militaire contre « *les misères* », mobilisation sans laquelle la passivité serait victorieuse. Chanter jusqu'aux larmes témoignerait ainsi de « l'engagement » des artistes...

« Faire quelque chose » – quoi que ce soit – serait donc préférable à l'apathie générale supposée ; pour certains, ce serait même plus efficace que des politiques structurelles:

« *Les Enfoirés permettent surtout, selon [Jean-Louis Aubert], de récolter des fonds pour les Restos du Cœur, sans avoir l'impression de "ponctionner" le public: "Arrêtez d'y voir un système de générosité. On ne fait pas l'aumône,*

c'est un impôt que les gens payent sans s'en rendre compte. Si vous préférez que les gens donnent 70 euros par an pour les pauvres, essayez de leur soutirer. Bonne chance à vous !" »²

Nous croisons ici le rêve capitaliste des impôts sans État: la redistribution légale des richesses est remplacée par des « dons » à qui on veut, quand on veut, comment on veut, du montant qu'on veut, avec un « retour sur investissement » exprimé en « plus-value de moralité ».

Ce modèle de mobilisation générale momentanée charrie donc un discours réellement politique et une représentation particulière de l'efficacité. Les agents du modèle MGM ou ses promoteurs structurent le débat qui doit leur donner raison sur base d'un système d'oppositions où « l'efficacité » de la lutte contre les inégalités est liée à la spectacularisation, à la communication émotionnelle unanime, au « don » « one shot » mais récurrent, à l'ambiguïté (on contribue sans avoir l'impression d'être « ponctionné », on donne sans avoir l'impression d'avoir donné³).

« On peut alors s'esbaudir ou se catastropher momentanément, se mobiliser par intermittence, "faire quelque chose en passant à autre chose", et même lutter contre les misères dans un contexte... de recherche du profit. »

Ce système d'oppositions fonctionne comme ce que Pierre Bourdieu a appelé une « politique de dépolitisation »: il correspond de fait à un choix proprement politique qui disqualifie les politiques de lutte contre les inégalités et tend à les remplacer par des cérémonies

fusionnelles qui se présentent, non sans un cynisme involontaire, comme (plus) efficaces dans leur lutte héroïque: « *Chaque année plus de gens secourus mais chaque année plus encore à la rue* ». L'esthétisation de la lutte étant présentée, on l'a vu, comme la seule alternative à la passivité.

À ce titre, ce système mérite probablement d'être déconstruit.

ÊTRE DE GAUCHE SELON GILLES DELEUZE

La pensée de Gilles Deleuze peut nous aider dans cette tâche. Interrogé sur ce que signifie pour lui (qui n'a jamais été communiste) « être de gauche », Deleuze apporte une double réponse⁴.

D'une part, c'est une question de perception, de sens de la perception: « *ne pas être de gauche c'est un peu comme une adresse postale, partir de soi, la rue où l'on est, la ville, le pays, les autres pays, de plus en plus loin. On commence par soi et dans la mesure où l'on est privilégié, on est dans un pays riche, on se dit et bien comment faire pour que la situation dure. (...)* [Être de gauche, c'est

l'inverse] Tu vois d'abord à l'horizon et tu sais que ça ne peut pas durer, que ce n'est pas possible, que ces milliards de gens qui crèvent de faim c'est, ça peut durer encore cent ans je n'en sais rien mais il ne faut pas charrier, c'est injustice absolue. »

Type de perception qui conduit à « *appeler de ses vœux et considérer que ce sont là des problèmes à régler* »: c'est-à-dire faire en sorte réellement que ça ne puisse plus durer.

D'autre part, c'est aussi une question de désir: ne pas se reconnaître dans l'étalon majoritaire

(homme blanc adulte des villes) et développer des « *devenirs minoritaires* », c'est-à-dire désirer construire des agencements qui apportent des changements, que Deleuze voulait participatifs avec les premiers concernés, vers qui on se porte, dans les situations concrètes.

Aussi rapide et partiel que soit ce rappel, il suffit, nous l'espérons, à montrer que les positions progressistes de ce type déplacent le système d'oppositions dépolitisantes que nous avons décrit: elles confrontent l'appel à l'émotion qui fait l'économie de la perception et du savoir au refus passionné de l'état des choses, qui «*considère qu'il y a là problème à régler*» et cherche à inscrire des changements effectifs dans les situations.

Ces positions progressistes ne se résolvent pas à une action qui n'en est pas une mais qui vaudrait mieux que rien. Et ce n'est pas «*au nom de la morale*», dit Deleuze, mais d'un désir qui s'écarte de l'étalon majoritaire et de la recherche du statu quo. Ces positions mobilisent donc des affects puissants, qui ne s'accrochent pas d'une évanescence.

Une telle conception fait exposer le système d'oppositions *mobilisation ringarde/imposée/inefficace* contre *mobilisation émotive/«libre»* mais non *consciente/aussi efficace que possible dans son héroïsme désespéré*.

DANS L'ÉCONOMIE DE L'ENRICHISSEMENT

Observons maintenant la logique particulière de la récurrence – du «rendez-vous» médiatique annuel. Il s'agit en premier lieu de produire une différence par rapport à soi: chaque exécution du «concept» est appelée à se distinguer de la précédente en la dépassant; le «record» (de l'année précédente) peut encore être battu et la «mobilisation» peut se présenter ainsi comme victorieuse non par rapport aux situations réelles mais par rapport à elle-même: tant de (télé)spectateurs, tant de CD vendus, tant de repas offerts, tant d'associations soutenues, etc.

Mais cette différence est aussi inscrite dans un système qui dissout toutes les différences: on sait depuis Jean Baudrillard que l'alternance systématique des registres dans les médias (chaud/froid; divertissement/information/pub, etc.) les homogénéise tous dans un statut unique, celui de l'obsolescence, celui d'un réel irréel qui suit tout simplement (et rend possible) le cycle de renouvellement

1. Certains des mobilisés ne brillent d'ailleurs pas par leur capacité à payer leurs impôts.
2. in *ladepeche.fr*, 14/04/2014, En ligne: www.ladepeche.fr/article/2014/04/14/1863321-jean-louis-aubert-enfoires-arretez-voir-systeme-generosite.html
3. Le caractère «libre» de la participation à la grand-messe médiatique a été mis en cause par les bénévoles des Restos du Cœur qui ont fait état de pressions à leur encontre pour qu'ils soient présents au spectacle et acquittent leurs 75 euros... in *lepoint.fr*, 11/03/2016, En ligne: www.lepoint.fr/culture/les-benevoles-du-resto-du-coeur-victimes-du-racket-du-spectacle-de-bercy-11-03-2016-2024776_3.php

4. Les phrases entre guillemets qui suivent sont extraites de la série d'entretiens filmés de Deleuze par la philosophe Claire Parnet, réalisés et regroupés dans *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* par Michel Pamart (Éditions Montparnasse, 1996).
5. Luc Boltanski, *Enrichissement, Une critique de la marchandise*, Gallimard, 2017.
6. Paul Virilio en avait eu l'intuition en dénonçant l'arrivée d'un «complexe informationnel» qu'il appelait le «complexe sexe/culture/pub».
7. Agrémentées d'improbables déguisements qui permettent au public, après un court moment de frisson, de «reconnaître» avec ravissement la vedette sous son costume.

de la consommation (le cycle de la marchandise). L'esthétisation de la lutte prend ici une autre signification.

On peut alors s'esbaudir ou se catastropher momentanément, se mobiliser par intermittence, «faire quelque chose en passant à autre chose», et même lutter contre les misères dans un contexte... de recherche du profit. Aux questions posées à TF1 sur ses bénéfices éventuels à propos de l'opération «enfoirés» (qui est un «record» d'audience, autre différence recherchée), il n'a guère été apporté de réponse.

Mais il y a davantage. Luc Boltanski dans son dernier ouvrage *Enrichissement, Une critique de la marchandise*⁵ expose que le capitalisme se déploie selon une nouvelle forme qui ne substitue pas à d'autres, comme la logique industrielle d'exploitation, mais s'y ajoute en prenant de plus en plus d'importance. Il l'appelle une «économie de l'enrichissement». Ses «gisements» sont les industries du luxe, le tourisme, le patrimoine, la culture et surtout les intersections floues entre ces domaines⁶. Boltanski propose cette appellation en lui donnant un double sens: procéder à un enrichissement des marchandises; rendre les riches plus riches grâce à cette économie.

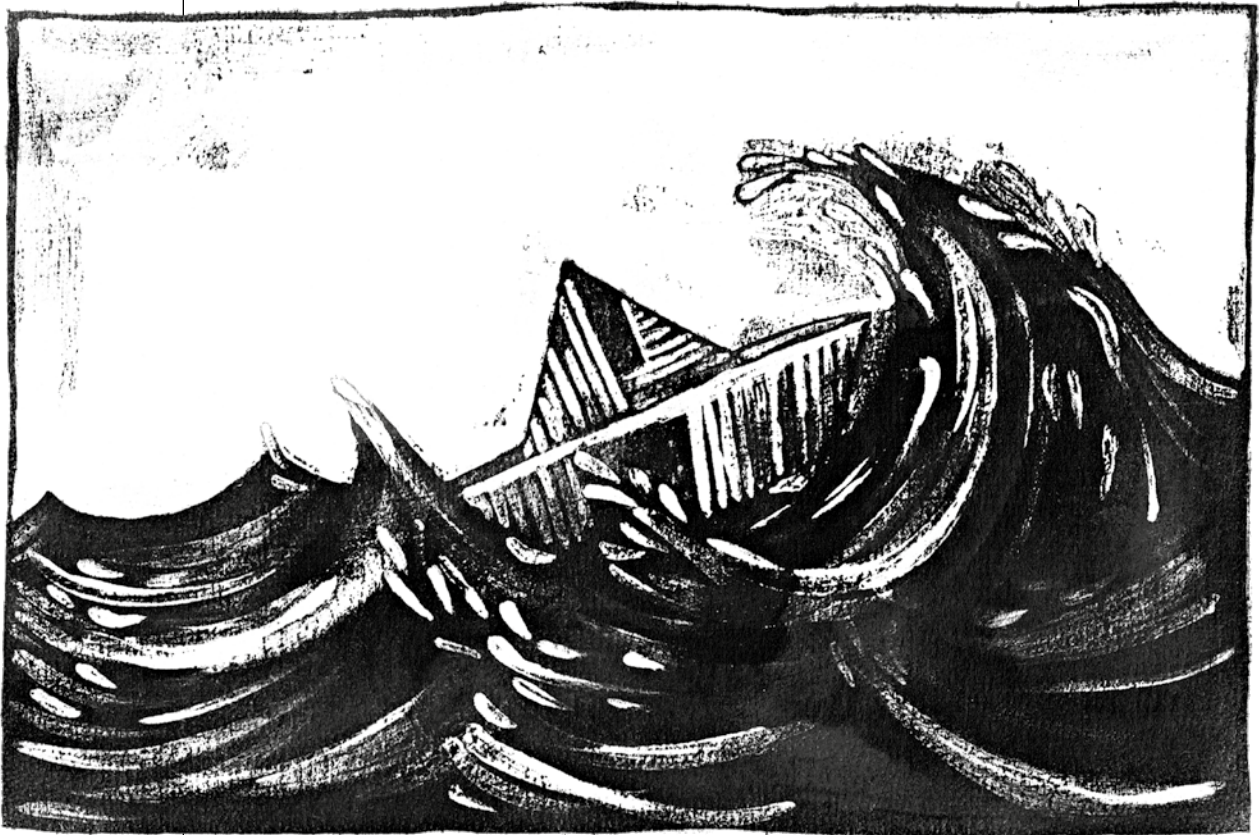
Cette forme repose sur une transaction marchande qui bénéficie de l'augmentation de la valeur de la marchandise qui a été «enrichie» par un récit au sens large: la marchandise peut par exemple être montrée comme manifestation exemplaire du passé (par exemple, elle est placée dans une logique de «reprises» qui la vivifie?), comme élément intéressant d'une collection (par exemple comme «nouvelle livraison» s'inscrivant dans la continuité d'une série, mais apportant des changements qui «valent le détour» - c'est le principe de la différence à soi évoqué plus haut).

On voit d'emblée ce que les MGM qui esthétisent la lutte contre les inégalités en reprenant des «tubes» doivent à pareille économie de l'enrichissement dans laquelle elles s'inscrivent pleinement.

Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de constater que, bien au-delà des justifications qui font appel à l'émotion au nom de l'efficacité, on peut utiliser la lutte contre la pauvreté pour développer un département de l'économie de l'enrichissement. Ce qui revient à produire des inégalités en prétendant lutter pour les réduire.

FRANÇOISE BARÉ

« Être plutôt Zola que journal à sensation »



PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIEN BERTHIER

Françoise Baré est journaliste depuis 26 ans. Rédactrice en chef-adjointe au service société à la RTBF, elle travaille aussi bien en radio, télé que sur le web. Nous avons tenté avec elle de voir quel rôle les larmes pouvaient jouer dans la fabrique de l'information. Les effets qu'elles pouvaient susciter. Et dans quelle mesure l'émotion pouvait aider – ou pas – à l'analyse critique du monde.

Comment, quand on est journaliste, déterminer la frontière entre ce qui pourrait être misérabiliste et ce qui, à travers l'émotion, peut être une première accroche pour porter un discours?

FB Contrairement à un documentariste qui peut être beaucoup plus dans la dénonciation, le journaliste ne peut pas défendre un point de vue mais doit donner à voir, être neutre. Ça se construit, par la réflexion, en parlant avec les spécialistes du domaine traité, en connaissant les écueils. Cela permet de limiter l'inconsistance. Il faut arriver en ayant en tête que l'émotion peut-être un vecteur mais que l'émotion peut aussi faire basculer dans le misérabilisme. En fait, il faut être plutôt Zola, être plutôt naturaliste, que journal à sensation.

Mais par exemple, avec l'image, les photos chocs, à quel moment on entre dans le sensationnalisme? Est-ce qu'il faut par exemple montrer le cadavre d'un enfant échoué sur une plage, ou les migrants qui chutent de leur embarcation pour évoquer des politiques migratoires?

FB Et s'il fallait simplement les montrer, parce que ça existe? Bien sûr qu'il y a une part de reconstruction, qu'il y a tout ce qui se passe en dehors du cadre de la photo, ou quand on filme en télé, il y a tout ce qui se passe à l'entour qui n'est pas forcément transmis. Mais ce ne sont pas non plus des mises en scènes. Les choses sont, donc on les montre. L'image devient vectrice d'une situation beaucoup plus globale. Cela fait partie de faits qu'il faut décortiquer, additionner, voir, à côté des chiffres. Les larmes peuvent aider à décrypter une situation, débloquer l'envie de comprendre, être un vecteur de connaissance. Mais aujourd'hui, on ouvre à fond les robinets à émotion: elle est utilisée partout et tout le temps. Dans ce bain de larmes et d'émotions, cela va peut-être être une dose supplémentaire d'émotions qui va faire la différence. Et c'est peut-être là qu'on commence à basculer dans l'excès. Dans la surenchère: puisque l'émotion est un médium reconnu, qu'on sait que ça marche, il en faut de plus en plus. Dans certaines rédactions, les thèmes des reportages comptent parfois moins dans le choix de faire un reportage que la charge émotionnelle qu'il va posséder.

Mais il n'empêche que les émotions doivent être utilisées, d'abord parce que les gens les vivent. La colère, les larmes dans l'interview, on les ressent. Alors pourquoi les gommer? Le tout c'est de ne pas pousser pour les faire pleurer. Et ne retenir que ça. Ne pas être putassier. Car il y a une façon de faire dans les interviews, de se confondre, perdre son rôle et se laisser submerger par le récit en poussant les gens dans leur retranchement. D'aller au-delà d'une empathie «je rentre dans votre situation et j'essaie de comprendre» et n'être plus que le réceptacle du ressenti. D'oublier les faits pour ne garder que l'émotion et les pleurs.

Dans les portraits particulièrement, la limite est toujours ténue, puisqu'on met en évidence une seule personne. Mais ce n'est pas parce que l'on rencontre des gens qu'on va faire corps dans le sujet que l'on fait après, à partir de leur situation. Il faut raison garder, ne pas oublier le pouvoir que l'on a. Car nous reconstruisons les discours. Il n'y a pas de mise en scène au sens mystification mais y a un cadrage. On reconstruit la réalité puisqu'on condense une situation complexe en 1 min 15 en radio ou en une photo. C'est donc difficile de faire passer les nuances et la complexité d'une situation comme par exemple celle de la pauvreté dans un reportage. C'est aussi le temps qui fait que l'émotion est un outil plus facile. Quand on n'a pas beaucoup le temps, c'est par l'émotion et la voix émotive du témoin que les choses passent. Cela peut aider à mettre en condition les spectateurs pour recevoir un message mais il faut se souvenir que c'est nous qui reconstruisons le discours.

On sait que voir quelqu'un pleurer à l'écran peut susciter l'empathie ou l'effet miroir, est-ce qu'il n'y a pas aussi l'effet inverse, des gens qui se sentiraient manipulés?

FB Oui, utiliser cet effet miroir peut jouer comme un effet repoussoir. Par exemple, toutes les souffrances montrées dans les Antilles suite aux ouragans ont été ressenties comme un trop plein, «on en voit trop» et «toujours les mêmes» qui se reflètent dans de nombreux commentaires sur les réseaux sociaux. Les gens ne veulent plus entendre parler de ça. On a eu cet effet de matraquage parce que l'actualité s'entend par le sujet du jour.

Sur les situations de difficultés, pour rester pertinent et informant, il ne faut pas «feuilletonner». Et pas tout le temps faire le sujet sur le même canevas. Mais c'est difficile de se renouveler, parce que c'est une grammaire. C'est d'ailleurs pourquoi je pense que le journalisme devrait s'entendre encore plus avec le théâtre, qui traite de plus en plus d'exclusion ou de pauvreté et possède un temps de recul sur le fonctionnement de la société. Je trouve ça pas mal que les journalistes se nourrissent des méthodes d'investigation et de questionnement de l'artiste pour essayer de mettre du temps lent dans ce qu'on lui demande de faire vite, puisque c'est aussi une question de rapport au temps. Il faut en tout cas questionner tout le temps sa pratique pour ne pas renforcer les lieux communs des spectateurs ou préserver les ségrégations. Il ne faudrait pas que l'on en arrive à conforter les stéréotypes dans la tête des gens.

Vous disiez dans une de vos interventions, qu' « on ne parle pas de la pauvreté dans les médias, on parle des pauvres ». Est-ce que ce principe se décline dans d'autres secteurs, on ne parle pas de la migration, mais de migrants, on ne parle pas de l'occupation israélienne mais de familles palestiniennes ?

FB Pourquoi fait-on cela? Parce que c'est l'humain. Depuis 1945, la figure de la victime a pris beaucoup de place. On incarne un sujet par l'expérience de quelqu'un (on emploie même le mot « incarnation »). C'est à la fois réducteur et à la fois intéressant. Mais si on donne du corps, si on donne de la chair, le squelette doit rester intellectuel. C'est pourquoi on parlera plus de

pauvres que de la pauvreté mais tout en connaissant les mécanismes sociaux en jeu, en consultant spécialistes et études sur la pauvreté. On ne doit pas uniquement réaliser une addition d'expérience mais bien essayer de digérer les études, les chiffres pour parler de la pauvreté à partir de l'expérience de ceux qui la vivent, presque à la manière d'un sociologue. Parler de leur situation, cela veut dire: voilà ils sont pauvres, ils

sont migrants. C'est vrai qu'on fait souvent ça puisque la nécessité dans l'écriture est de partir de l'expérience des gens, mais ça a quand même changé: on essaye de plus en plus de présenter plusieurs points de vue, de faire des portraits de plusieurs personnes, que ce soit plus global.

« À force de plonger les gens continuellement dans les larmes, on va finir par aboutir à la "société gnan gnan". »

À côté de ces images

bouleversantes, il y aussi d'autres ressorts que l'image d'injustice criante qui peuvent mettre les larmes aux yeux: celles de manifestations de solidarité, de dignité retrouvée...

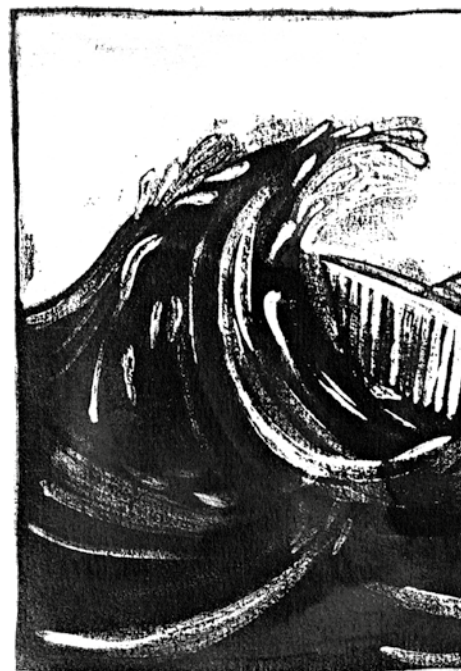
FB Oui, c'est la belle histoire, le happy end, l'investissement... Ça aussi, ça fait sortir les larmes. Plutôt à partir d'un certain âge...

C'est-à-dire, plus la personne est âgée plus elle serait touchée?

FB Le langage de l'émotion est un langage qui marche sur les gens qui ont l'habitude de la télé. Je me demande si ça marche encore sur les jeunes qui la regardent de moins en moins... Ça me rappelle un reportage que j'avais fait, je suivais une école qui allait visiter Auschwitz guidée par Paul Sobol qui en est l'un des rescapés. Il utilisait son

histoire, nourrie d'autres récits de la Shoah, pour témoigner de ce qu'il s'est passé. Certes, il arrivait à toucher les étudiants, en les amenant sur les lieux où ça s'était déroulé avec lui, un rescapé qui raconte les événements qu'il a lui-même vécus, qu'il incarne. Il le raconte assez froidement d'ailleurs, c'est ciselé, c'est naturaliste, ça tire des larmes, parce que ça parle de l'arbitraire, de la solution finale, de l'industrialisation de la mise à mort.

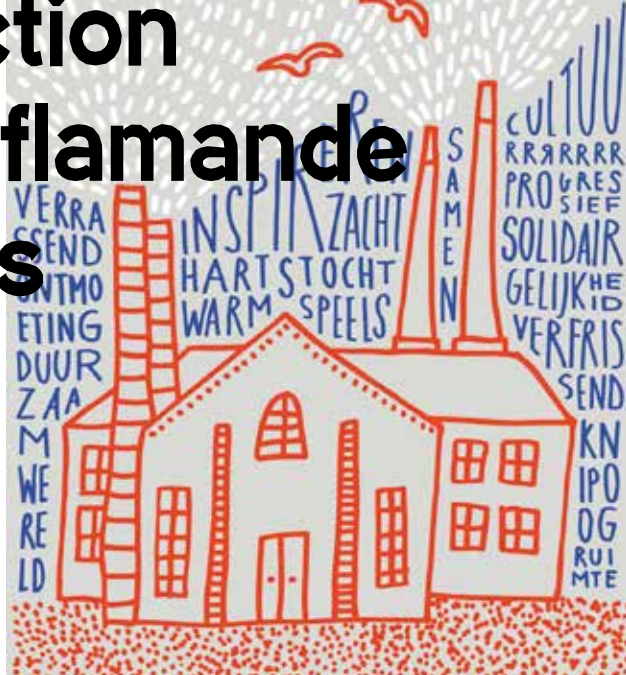
Mais ce qui ne marchait pas, c'est le passage aux préoccupations de lutte contre le fascisme et les extrêmes droite aujourd'hui. Les larmes étaient partagées pour ce qu'elles étaient. Les jeunes pleuraient réellement sur un moment de l'Histoire mais n'arrivaient pas à s'inscrire dans une perception historique et politique. C'est toute la question: est-ce que le témoignage aide à faire comprendre une problématique? Apparemment, les émotions et les larmes n'aident pas à faire de l'Histoire ou à politiser.



L'émotion n'aide donc pas forcément l'analyse critique...

FB On ne peut évidemment pas comprendre le monde que par les émotions. S'il y a une visée d'analyse critique au bout du compte, il faut qu'il y ait autre chose à côté. Un discours historique, nuancé, une contextualisation. Car à force de plonger les gens continuellement dans les larmes, on va finir par aboutir à la « société gnan gnan » comme disait Claude Javeau: on devient larmoyant, on s'apitoie et puis *so what?* Les gens pleurent tous en communion devant la télé, devant les images mais ça sert à quoi s'il n'y a pas une mobilisation? Est-ce que ça fait prendre conscience de quelque chose? Est-ce que ça donne envie d'analyser le monde ou bien est-ce que ça renforce le « tous pourris » ou un sentiment d'impuissance dans la tête des gens?

Curieus: l'action culturelle flamande à Bruxelles



PAR SABINE BEAUCAMP

La culture flamande progressiste est bien présente sur le terrain bruxellois. Nous avons rencontré Fahim De Leener, président de Curieus Bruxelles et Jos Bertrand, président de Curieus August Vermeylenkring (locale de Watermael-Boitsfort). Ils ont comme objectif premier d'ouvrir la culture néerlandophone à l'ensemble de la communauté multiculturelle de Bruxelles ainsi qu'au monde associatif francophone.

Subsidiée par la Communauté néerlandophone, Curieus est une association socioculturelle socialiste et flamande active en Flandre et à Bruxelles (un Curieus «national» chapeautant plusieurs entités régionales et locales) qui tente de repenser les idées et la manière de travailler dans les quartiers et mène campagnes de sensibilisation et activités de terrain. Un «Progressieve cultuur fabriek» sous-titre leur logo et constitue en somme leur programme: fabriquer une culture progressiste en Flandre et à Bruxelles.

ALLER AU-DELÀ DES CLIVAGES LINGUISTIQUES

Pour Fahim De Leener, qui travaille dans le secteur prévention jeunesse, la question linguistique est à mettre de côté: «À l'heure actuelle, la jeunesse bruxelloise est aussi à l'aise avec la langue néerlandaise que française. Elle ne veut plus de clivages ou de scissions linguistiques. Elle désire seulement réaliser des activités qui lui parlent, qui la touchent, qui la font rêver et se moque bien de la langue utilisée. Ce sont ces générations montantes qui vont nous aider à penser autrement l'utilisation de la langue. Car aujourd'hui Bruxelles est forte de sa multiculturalité.» Une multiculturalité enfin prise en compte dans l'offre culturelle flamande:

«À une époque, explique Jos Bertrand, les *gemeenschapscentrum* [les centres culturels flamands] bruxellois étaient pour moi de véritables ghettos flamands. Avec le temps, les choses ont changé et, à présent, nombre d'entre eux font de la culture s'adressant à la migration, aussi bien à des personnes issues du Maghreb, d'Afrique que de la Communauté européenne.

Ils leur ouvrent la culture du Nord et deviennent des lieux de rencontre qui enrichissent une communauté et la multiculturalité. Dans ce cadre, le pluralisme linguistique en est selon moi l'un des piliers fondamentaux.» Un pluralisme, qui, encore une fois, devrait constituer une grille de lecture pertinente. «Aujourd'hui, la question n'est plus de connaître le pourcentage de néerlandophones à Bruxelles. C'est une pensée qui appartient au passé. Aujourd'hui, l'identité d'une personne est multiple. Il faut sortir de ce schéma séparatiste linguistique. On n'avance à rien en pensant de la sorte.»

Pour eux, à force de traiter Bruxelles comme devant systématiquement se positionner linguistiquement, on court tout droit vers un nationalisme bruxellois. Et donc à un repli identitaire, alors «qu'en tant que socialistes néerlandophones progressistes nous ne voulons pas tendre vers ce genre de dérive, même si beaucoup de choses tendent à faire penser de la sorte. Il suffit d'observer toutes les mesures des réformes de l'État, Bruxelles en est toujours la victime, l'éternelle oubliée.»

CRÉER DES SYNERGIES ENTRE LES COMMUNAUTÉS

Pour Curieus, on ne peut plus aujourd'hui en rester à des activités qui ne s'adressent qu'à sa communauté. «De plus en plus, culturellement parlant, si les citoyens émigrent de

Flandre ou de Wallonie vers Bruxelles, c'est parce qu'ils veulent que l'on leur propose autre chose: une culture ouverte sur le monde. Aujourd'hui, on ne peut plus penser culture séparée, il faut travailler de concert. Terminé la rigidité des langues» comme l'indique Fahim. Avant d'ajouter que «l'heure est à chercher des points de synergies, favoriser des points de rencontre, unir les gens» citant la collaboration entre le KVS et le Théâtre national. Même s'il sait bien que les deux systèmes diffèrent et qu'«existent encore deux modèles de culture politique. En Flandre quant on parle culture, c'est manifestement avec un grand "C". Tandis que pour les francophones et surtout à Bruxelles, la culture est beaucoup plus axée sur le socioculturel.»

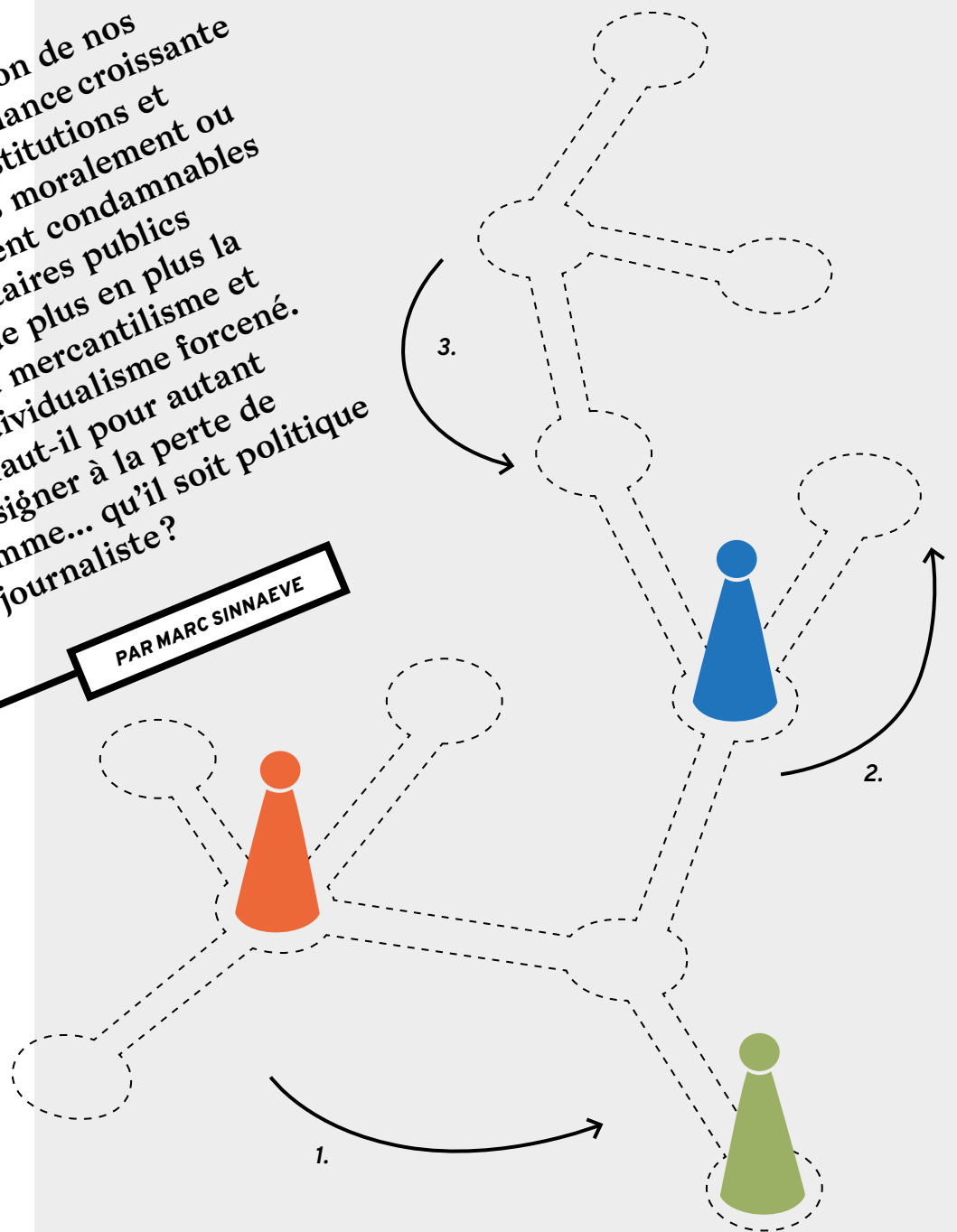
Jos insiste à cet égard sur le fait que si la Flandre est très bien pourvue en formation professionnelle, elle offre en revanche bien peu de formation à la critique. Ce manque manifeste dans le Nord est d'ailleurs «une des raisons du clivage entre le politique et le citoyen». Et c'est justement le rôle d'associations comme Curieus de «former à cette culture critique et émancipatrice, de rassembler autour de la culture, peu importe si les courants d'idées diffèrent, justement il faut en débattre.» Et si l'autonomie des Régions à la sauce de Wever devait se produire, «la capitale pourrait tendre vers un nationalisme bruxellois. Le risque est réel. Si les Bruxellois ne se réunissent pas autour d'un projet bicommunautaire, ils seront perdants» conclut Fahim.

Informations (en néerlandais) sur www.curieus.be

Le médiatique entre rempart et « démagisme »

La désintégration de nos sociétés, la défiance croissante envers ses institutions et les pratiques moralement et juridiquement condamnables de mandataires publics ancrent de plus en plus la place du mercantilisme et de l'individualisme forcené. Mais faut-il pour autant se résigner à la perte de l'homme... qu'il soit politique ou journaliste ?

PAR MARC SINNAEVE





n sait que le politique est exposé à une sérieuse crise de défiance. Laquelle est à l'œuvre dans de larges couches de la population dont le rapport aux élus, aux gouvernants et aux partis s'est fortement altéré. La nature de cette crise est plurielle, globale et difficilement lisible. Cela en rend l'appréhension problématique. Tant dans le monde politique que dans les rédactions et dans la société en général. Ce qui peut expliquer, alors, le phénomène, en quelque sorte compensatoire, qui en résulte: une cristallisation du *malaise démocratique* et de la contestation sur ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas dans les mœurs politiques.

«Affaires» (Kazakhgate, Publifin, Samusocial) et «gouvernance» ont été, de ce point de vue, les objets centraux de l'information politique durant les six premiers mois de l'année 2017. De façon incontestablement légitime dans le principe. Faute de poursuites judiciaires (hors cadre vu l'absence de transgression de textes juridiques) et en l'absence de mécanismes démocratiques de contrôle adéquats, la mise au pilori médiatique est sans doute, avec les exclusions effectivement prononcées, une des rares sanctions dont écoperont les hommes et les femmes politiques impliqués dans des pratiques douteuses, immorales, antisociales... De même, dans nos sociétés de l'image, l'exposition à la vindicte publique peut constituer la seule pression possible sur eux à l'avenir. Et, faute de lois et de réglementations effectives, dont l'étanchéité est garantie à cent pour cent, la fonction d'alerte et de contre-pouvoir des médias devient le seul rempart. Pour le meilleur et pour le pire.

LA DÉRIVE DU STRATÉGISME

Ainsi, une fois le printemps échu, l'attention des médias s'est-elle déplacée des scandales et du débat sur la gouvernance au coup de force estival de Benoît Lutgen: le divorce autoproclamé du CDH de son partenaire socialiste dans les différentes majorités gouvernementales du Sud et du Centre du pays. Ici, la médiatisation a construit la narration

« Faute de lois et de réglementations effectives, dont l'étanchéité est garantie à cent pour cent, l'exposition à la vindicte publique peut constituer, dans nos sociétés de l'image, une des rares sanctions dont écoperont les hommes et les femmes politiques impliqués dans des pratiques douteuses, immorales, antisociales... »

sur le modèle d'une série d'Arte ou de Netflix. En situant la chose politique quelque part entre *Borgen* et *House of Cards*. Le problème, à nos yeux, n'est toutefois pas tant le recours au registre du jeu ou du *stratego* politicien qui constitue bien une dimension de l'action politique. Il est ailleurs.

Il tient à ce que le cadrage journalistique principal s'est porté, sans beaucoup de recul, sur l'expression forte du «dégout» du président du CDH à l'égard des pratiques de mandataires socialistes, et sur la priorité affichée par plusieurs formations politiques en matière de gouvernance. Rien de répréhensible en soi. Que la surexposition du débat sur la gouvernance ait pu contribuer, en fin de compte, à accentuer le sentiment général de confinement et de déconnexion du monde politique est somme toute logique et imputable d'abord aux mandataires incriminés.

Dans ce cadre, la feuilletonnisation médiatique n'a fait qu'épouser les effets de surenchère, de tactique ou de guerre de positions auxquels ont pris part les acteurs concernés. Ce faisant, le feuilleton quotidien a donné corps et forte visibilité à la pièce montée par le plus célèbre citoyen de Bastogne. Mais, au-delà, cédant aux sirènes de l'information-spectacle, il en a sollicité les ressorts, le déploiement, le grossissement, les rebondissements pour en faire un grand théâtre d'été de la scène publique francophone. Il a mis en scène l'attente fébrile de l'épisode toujours à venir, intitulé «Le déscotchage d'Olivier Maingain» mais en fin de compte jamais diffusé.

La limite de pareil cadrage des choses dans l'information n'est pas le manque de pertinence du cadre, ni du questionnement qu'il met en œuvre. Elle réside bien davantage dans le caractère monopolistique de la théâtralité de la vie politique comme mode d'interprétation de ce qui est en jeu. On peut y voir une dérive de l'information que l'on nommera, ici, le *stratégisme*: la stratégie des ténors et des états-majors et leur communication stratégique comme seuls facteurs d'explication ou de lecture du champ politique dans l'information. Le périmètre et l'horizon du politique sont ramenés aux rivalités, aux coups et aux éclats pour la conquête et pour l'exercice du pouvoir.

LA MODE DE LA RAILLERIE ET DU TRIVIAL

Cette approche relègue aux abysses de la sous-information tout ce qui ne se voit pas ou ce qui ne bouge pas assez en vertu des critères de l'info-spectacle. De fait, intervenant de façon privilégiée «à chaud», la médiatisation tend à sous-traiter les dossiers de fond: ceux liés aux accords de gouvernement, par exemple, et, à ce titre, inscrits dans la durée, longue et si peu «médiatique», du travail gouvernemental et parlementaire. Et elle sous-estime de la sorte, dans ce qu'elle donne à en voir, la difficulté, en politique, de poser des gestes et, surtout, de poser les bons gestes, dans un cadre toujours contraint.

Tout semble se passer, finalement, comme si l'information voulait montrer la politique en faisant l'économie du politique (dans sa part de production, de création, de résolution, de réforme, d'engagement...) Et on peut se demander, à la lumière de ceci, si l'étrécissement de la perception médiatique ordinaire du champ politique n'est pas, elle-même, la raison principale du climat d'excès – dénoncé par l'eurodéputé CDH Claude Rolin – qui a prévalu autour de la chose et de la personne politique dans la «séquence» de cet été. N'est-ce pas la réduction répétée du politique aux scandales, aux cumuls, au carriérisme, au clientélisme, à l'«assistantat»... qui a autorisé le médiatique à s'ériger lui-même moins en donneur d'alerte qu'en magistère doctrinal et moral?

«Tout semble se passer, finalement, comme si l'information voulait montrer la politique en faisant l'économie du politique»

On assiste, de fait, à une critique du personnel politique inédite par son âpreté, si pas sa brutalité, par ses verdicts aussi précoces que lapidaires, par son ton comminatoire ou ses propos agacés. La disqualification, l'impatience, l'injonction sont devenues monnaie courante. Ainsi la raillerie ou la moquerie, souvent très médiocre et purement dénigrante, que se permettent des journalistes de l'audiovisuel vis-à-vis de leurs invités politiques (dans certaines «cases» en particulier), est-elle devenue l'ultime régression d'une certaine dérive du journalisme politique vers la «mode» de l'amusement ou du trivial. À Pierre-Yves Dermagne, nouveau chef de file de l'opposition PS au Parlement wallon, a-t-il été ainsi demandé, sur la chaîne publique¹, le jour même de l'annonce du pas de côté fait par Laurette Onkelinx, si c'était là le signe que les «*dinosaures*

de la politique» en avaient «*marre du Politik-Park et des réseaux sociaux*»? Ou si lui-même ne se sentait pas, du coup, «*pousser des ailes*»?

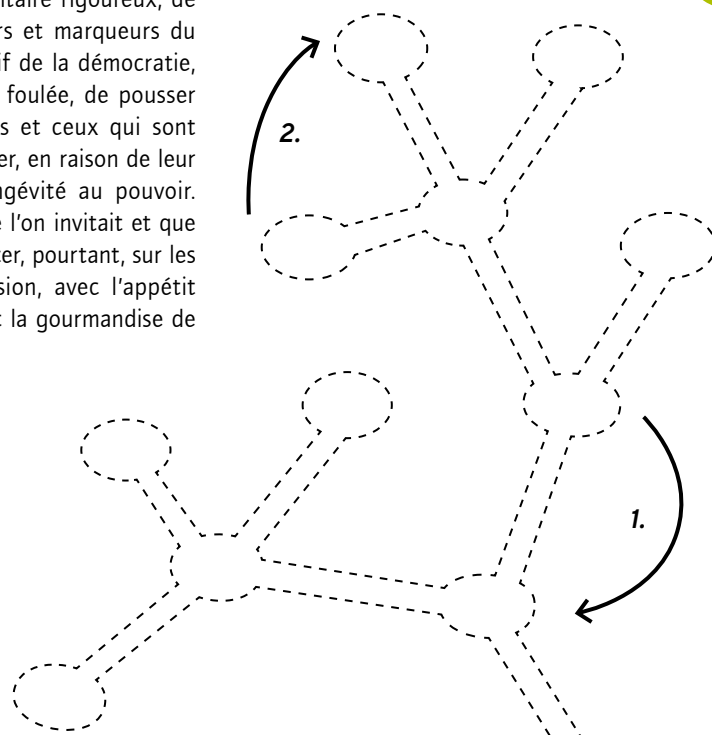
LIQUIDATION SANS INVENTAIRE?

Si son pouvoir ne doit en rien ni jamais être sacré, c'est-à-dire absolu, la désacralisation du politique dans son ensemble, constituée, à nos yeux, un risque pour une démocratie «verticale» en proie au doute et fragilisée, car questionnée sur son fonctionnement (plus que sur ses fondements). C'est plus vrai encore si l'on prend en considération l'effacement des repères et la fragmentation des principes organisateurs des sociétés qui caractérisent ces temps bouleversés. Faire descendre le politique de son piédestal, sous prétexte qu'il l'occupe depuis trop longtemps, peut-il en quoi que ce soit contribuer à tempérer la crise de défiance actuelle?

Dans ce contexte, il faut prendre garde, me semble-t-il, à la tentation du «dégagisme»: la tentation, sans prendre le temps d'un inventaire rigoureux, de liquider les vecteurs et marqueurs du régime représentatif de la démocratie, mais aussi, dans la foulée, de pousser vers la sortie celles et ceux qui sont supposés les incarner, en raison de leur âge et de leur longévité au pouvoir. Ceux-là mêmes que l'on invitait et que l'on continue à inviter, pourtant, sur les plateaux de télévision, avec l'appétit de leur notoriété et la gourmandise de l'audimat.

Acides ou dissolvants puissants pour la démocratie, les réseaux sociaux jouent, eux, dans cette affaire, un rôle d'accélérateur de particules de défiance. Chercher à en intégrer, fût-ce partiellement, la teneur de la vitupération dans l'information politique traditionnelle représente un autre risque. Celui de transformer le rôle de «chien de garde de la démocratie», au prix d'une interprétation trop littérale, en aboiements indistincts, et d'en faire la définition et la finalité même du journalisme, comme le pointe Fanny Minguet dans un récent et excellent travail de fin d'études consacré au «journalisme constructif»².

La société du mépris, peut-on lire dans la présentation d'un numéro de la revue *La pensée de midi*³ n'est pas celle où des hommes en font souffrir d'autres volontairement, c'est celle où l'idée de finalité est en voie d'oubli total et où la stricte logique des moyens s'applique sans limitation à tout et à tous.



1. «Jeudi en prime: Pierre-Yves Dermagne», RTBF, La Une, 14 septembre 2017. En ligne: www.rtb.be/auvio/detail_jeudi-en-prime-pierre-yves-dermagne?id=2254839
2. Fanny Minguet, «En quoi le journalisme constructif est-il en mesure de proposer une grille de compréhension

de l'actualité qui dépasse les limites de l'information mainstream?», IHECS, septembre 2017.

3. «Le mépris», revue *La pensée de midi*, n°24-25, Actes Sud, 2008

Et vous, votre société, avec ou sans services publics ?

«*Trop chers, trop peu efficaces, trop bureaucratiques*», les critiques à l'encontre du service public ne manquent pas. Ces problèmes et dysfonctionnements soulevés par les citoyen-ne-s, largement relayés par les médias, sont loin d'être dénués de tout fondement. D'un autre côté, comme l'évoquait Jean Jaurès, «*les services publics constituent le premier patrimoine de ceux qui n'en ont pas*».

En tant que mouvement d'éducation permanente, Présence et Action Culturelles est fondamentalement convaincu de la capacité incroyable qu'ont les services publics à réduire les inégalités et à permettre, à toutes et tous, de jouir des droits et devoirs garantis à toutes les citoyennes et citoyens.

C'est pourquoi nous menons en ce moment une campagne d'information et de sensibilisation, «*Et vous, votre société, avec ou sans service public?*». Nous voulons non seulement dresser un état des lieux des conséquences néfastes sur les services publics de ces politiques de diètes budgétaires, mais également dépasser les constats amers. Il faut dès lors comprendre les logiques mises à l'œuvre et les conséquences pour tout un chacun de ce démantèlement à peine masqué.

Cette campagne entend en outre envisager et identifier les pistes possibles en vue de repenser le service public, y compris dans son fondement. Redonner une place aux citoyen-ne-s, notamment dans les espaces décisionnels, pour s'emparer collectivement de ce bien commun inappropriable et l'amener à répondre aux enjeux majeurs de la société actuelle. Car l'urgence est réelle et les besoins énormes: l'accès à l'enseignement, à la justice, aux soins de santé ou encore aux services bancaires de base doit être garanti à toutes et tous, peu importe notre capital culturel ou économique.

Réduire ou supprimer les services publics accentue les inégalités et creuse encore un peu plus le fossé entre celles et ceux qui possèdent les capitaux (les 1 %) et celles et ceux qui n'en bénéficieront jamais (les 99 %).

**Reprenons le pouvoir,
soyons citoyens et citoyennes critiques !**

Boîte à outils

Une brochure, composée de deux parties: un focus sur certains services publics particulièrement impactés par la succession de politiques d'austérité, suivi de quelques pistes de réflexion pour entamer ensemble un changement de paradigme des services publics. La brochure est téléchargeable sur notre site internet ou sur demande.

Une conférence gesticulée, forme de spectacle à mi-chemin entre la représentation théâtrale et la conférence académique. Elle met en scène un duo d'animateurs en éducation populaire, parachutés sur scène au beau milieu d'un sujet complexe: défendre le service public. Au début de l'histoire, tout va mal, ils s'engueulent. Mais ils feront ensuite tout pour essayer de le défendre et nous raconter les chemins tortueux de la privatisation.

Prochaines représentations: le 28 octobre (Centre Polyculturel Résistances à Liège) et le 11 décembre (Fédération liégeoise du PS).

Un jeu de société, où les joueurs autour de la table expérimentent la démocratie locale en construisant ensemble un quartier dans une perspective de réduction des inégalités. Ce jeu sera disponible à la fin de l'année. N'hésitez donc pas à nous contacter afin que nous puissions vous tenir au courant de sa sortie.

Pour en savoir plus:

www.pac-g.be
pierre.vangilbergen@pac-g.be
0495/15.22.06

Vies

Lampedusa. Telles des baleines échouées, les carcasses des navires, après avoir accompli leurs tâches, se reposent dans l'attente de leur dépeçage.

en transit



De la jungle de Calais à l'île de Lampedusa, en passant par le parc Maximilien de Bruxelles, le photographe Christian Fauconnier nous invite à regarder ces endroits comme un seul et même lieu où se déroulent et s'éprouvent des vies en transit. Il nous montre comment dans ces lieux intermédiaires, ces « situations de frontières », chacun se débrouille dans l'attente d'une vie meilleure. Et souligne, au travers des images, la force des hommes à humaniser toute forme de lieux et, en cela, leur capacité à normaliser la vie en transit dans les conditions « anormales » de campement.

TEXTES ET PHOTOS PAR CHRISTIAN FAUCCONNIER



Lampedusa. Sekou Diallo (Mali), Lodji Amadou Traoré (Mali) et Mamadou Saliou Kolie (Guinée). Ils m'ont raconté les exactions subies en Libye et leur traversée, entassés à 146, la panne de leur moteur, la mort de onze des passagers et le sauvetage par un navire d'une ONG allemande



Calais. Plus de matériaux. Et la police à l'entrée qui fouille les véhicules, confisquant la moindre planche, le moindre bout de plastique. Alors il faut bien se rabattre sur les branches.

Calais. Cette camionnette de bénévoles anglais était présente tous les après-midis. Ils faisaient du thé et du café et proposaient aux réfugiés de jouer à des jeux de société.



Parc Maximilien, Bruxelles. Seul point d'eau disponible au début de l'implantation du camp. Par la suite, la ville installera quatre cabines de douche et autant de sanitaires pour 800 personnes.



Parc Maximilien, Bruxelles. Jour de la fête de l'Aïd, fête du partage. De nombreuses associations sont venues installer des barbecues, des tables et des chaises. La viande cuit, le thé passe et les pâtisseries s'entassent. Des jeunes femmes dessinent des motifs au henné sur les bras et les mains des petites filles, les visages rayonnent.

Site web de Christian Fauconnier
fauconnier-christian.webnode.fr

De quoi Macron est-il le nom ?

Après une campagne-éclair, celui qui se veut un président jupitérien a été élu par défaut face à Marine Le Pen en recueillant les voix de 43,6% des électeurs inscrits. Adoubé par les médias, cet ancien ministre de François Hollande s'est emparé de l'Élysée et de l'Assemblée nationale avec son mouvement « En Marche ». Retour sur un phénomène qui sème la confusion et, en suivant les analyses d'Alain Deneault, petite introduction à l'extrême centre dont Emmanuel Macron est l'un des agents les plus ardents.

Avec Emmanuel Macron, le système a produit son antisystème pour mieux perpétuer le système. Il s'agit en quelque sorte d'une variation sur le thème du *Guépard*, le roman de Tomasi di Lampedusa: « tout changer pour que rien ne change ».

PAR OLIVIER STARQUIT

UNE IMPOSTURE BRILLANTE

Si pendant la campagne, il avait veillé à brouiller les pistes en rejetant notamment l'axe gauche-droite, en publiant un livre intitulé *Révolution* et en se présentant comme le héraut du « progressisme », force est de constater que depuis son élection, Emmanuel Macron a multiplié les déclarations tonitruantes selon lesquelles il fallait « gérer la France comme une start-up » ou encore que, dans le cadre des ordonnances visant à déréguler le code du travail français, il ne céderait rien « ni aux fainéants, ni aux cyniques, ni aux extrêmes ». Deux déclarations qui, au premier abord, peuvent sembler dénuées de fondement mais qui illustrent à merveille la nature du style politique d'Emmanuel Macron. Le modèle de la start-up traduit cette fascination pour l'entreprise « détenue par un petit nombre d'actionnaires et des fonds d'investissements non élus, autorisés à faire des choix unilatéraux sans contre-pouvoir »¹, par opposition à une nation souveraine où ce sont les représentants du peuple qui tranchent en faveur de l'intérêt général.

Et les mesures mises en exergue dès l'entame de son mandat à savoir la « réforme » (soit le démantèlement) du code du travail et l'inscription de l'état d'urgence dans le droit commun ressortissent indubitablement à ce que le philosophe québécois Alain Deneault dépeint comme étant une politique d'extrême centre.

L'EXTRÊME CENTRE, POUR TUER LE POLITIQUE

Cette politique est extrême au sens moral parce qu'elle est intolérante à tout ce qui n'est pas elle. Le centre est exclu et exclusif. Il se définit comme étant ce qui est « normal », « pragmatique », « réaliste », « nécessaire » que son discours naturalise et rend inéluctable: « Passe pour normal ce que les pouvoirs institués présentent comme tels: racisme d'État, brutalité policière, précarisation du travail, souveraineté plénipotentiaire des banques, mépris de la culture, trivialisations de la politique. »² écrit ainsi Deneault.

«entre Emmanuel Macron et Marine Le Pen, on n'a pas tant eu le choix entre des options politiques fondamentales sur la façon dont le lien social et économique doit être institué à travers des structures publiques, qu'à un plébiscite forcé portant strictement sur le degré de violence que peut s'autoriser l'État pour faire valoir des règles socio-économiques ne relevant plus de lui, mais de puissances privées qui l'ont vassalisé.»⁴

Pour le dire autrement et avec les mots de l'historien français François Cusset: «le centre devient un siphon de baignoire où peuvent être évacués les antagonismes socio-politiques et le lieu d'attraction des nouveaux réalistes et de tous ceux qui veulent dépasser la politique dans l'expertise.»⁵

LA MÉDIOCRATIE ET LA GOUVERNANCE

La médiocratie est la moyenne en actes où une forte pression à être moyen, à rentrer dans les rangs et à jouer le jeu est exercée. Elle entraîne et induit le conformisme. Le système œuvre à rendre médiocre. Processus qu'Alain Denault décrit comme suit: «Cette politique a pour socle idéologique la "gouvernance": une théorie plaçant la simple gestion au rang de la politique et réduisant à néant les débats de principes que celle-ci avait pour statut d'autoriser. Gérer devenant une finalité plutôt qu'un moyen visant à des fins politiques, il ne pouvait en aller autrement que se développe comme modalité sociale opératoire une médiocratie, c'est-à-dire un ensemble de règles, de protocoles, de méthodes et de processus visant à standardiser le travail et la pensée de façon à rendre interchangeables et prévisibles, manuellement et intellectuellement, les subalternes des organisations de pouvoir.»⁶

Puisque la médiocratie rend les gens interchangeables, il faut donc œuvrer et veiller à une uniformisation des pratiques sociales. La théorie de la gouvernance va vite devenir le mortier sémantique de ces nouvelles institutions, leur armature politique, leur théorie constitutionnelle. Avec la gouvernance, la politique est remise au rang de la gestion qui devient une fin en soi et est naturalisée comme étant la seule et unique chose possible, elle est l'alpha et l'oméga et de la vie en société. Et un glissement sémantique s'opère: le peuple disparaît au profit de la «société civile», l'écosocialisme cède la place au «développement durable», les citoyens sont

remplacés par les «parties prenantes», le débat s'incline devant le «consensus», ce terrible mot d'ordre justement consensuel. L'enjeu étant de «faire oublier aux membres de la classe moyenne qu'ils ne seront jamais que des prolétaires avec de l'argent.»⁷

Ce culte et cette culture de la gestion induits par la gouvernance visent à la fin de la politique: «L'abandon progressif des grands principes, des orientations et de la cohérence au profit d'une approche circonstancielle, où n'intervient plus que des "partenaires" sur des projets bien précis sans qu'intervienne la notion de bien commun, a conduit à faire de nous des citoyens qui "jouent le jeu", qui se plient à toutes sortes de pratiques étrangères aux champs des convictions, des compétences et des initiatives.»⁸

Loin de l'opération de charme initiale, il faut constater qu'avec Macron, la France «aura donc droit à titre de président à un représentant des ventes portant les projets et desiderata de l'oligarchie dans les emballages rutilants de la joie, du bonheur, de l'espoir et du "projet... [un] chantre de la dérégulation des individus au seul statut d'entrepreneur, lui qui a explicitement présenté son mouvement politique comme une "entreprise"».⁹



3. Alain Deneault, «La France aura droit à titre de président à un représentant des ventes pour l'oligarchie» in *Les Inrocks.com*, 25/04/2017, [En ligne: www.lesinrocks.com/2017/04/25/actualite/tribune-la-france-aura-droit-titre-de-president-un-representant-des-ventes-pour-loligarchie-11937958]

4. Alain Deneault, «Une victoire de l'extrême centre» in *Le Devoir*, 27/04/2017, [En ligne: www.ledevoir.com/international/actualites-internationales/497305/victoire-de-l-extreme-centre-a-l-election-presidentielle-en-france]

5. François Cusset, «Les candidatures de Le Pen et Macron incarnaient deux fondamentalismes»

in *Les Inrocks.com*, 09/05/2017, [En ligne: <http://www.lesinrocks.com/2017/05/09/actualite/la-victoire-de-macron-nest-pas-celle-de-la-republique-unie-11942611>]

6. Alain Deneault, *Les Inrocks*, 25/04/2017, op. cit.

7. in Alain Deneault, *Politiques de l'extrême centre*, Lux, 2017, p.48

8. Alain Deneault, in *Les Inrocks*, 01/12/2015, [En ligne: www.lesinrocks.com/2015/12/01/actualite/comment-les-m%C3%A9diocrates-ont-pris-le-pouvoir-11791161]

9. Alain Deneault, *Les Inrocks*, 25/04/2017, op cit.

C'est le 16 août 1977 que naquit l'un des plus grands mythes de la culture populaire occidentale. Ce jour-là, dans l'après-midi, heure locale, on retrouve Elvis Presley inanimé dans sa salle de bain de Graceland, à Memphis. Le King vient de succomber à une crise cardiaque, provoquée par plusieurs années d'abus médicamenteux, de drogues, d'alcools et de *junk food*.

ELVIS,

Longtemps, les commentateurs s'attachent à ternir la réputation de cet interprète de génie, stigmatisant dans les médias à scandales ses frasques de milliardaires, sa vie sentimentale chaotique ou sa lente autodestruction qui, il est vrai, transforma un chef-d'œuvre de la sculpture Renaissance en un personnage à la Botero. Mais le mythe y puisera sa dimension tragique. Le culte se répandra à travers la galaxie.

Le rock

PAR DENIS DARGENT

ET L'ÉTAT

Les cyniques, en effet, n'y entendent rien au rock'n'roll, ce brouet diabolique concocté par les musiciens afro-américains et qui, comme l'exprimait fort bien le philosophe Lux Interior, n'était pas, à l'origine, QUE de la musique. Feu le chanteur des Cramps rappelant, l'œil malicieux, que les termes eux-mêmes (*to rock and to roll*), dans l'argot du blues originel, désignaient l'acte sexuel !

L'équation *presleyenne* avait donc de quoi faire trembler l'Amérique conservatrice des années 50 : un blanc issu d'un milieu pauvre, au look de délinquant juvénile, chantant sur une musique de « nègre » avec des poses érotiquement ambiguës... Les censeurs prirent des mesures : ils tentèrent d'empêcher le jeune Elvis d'exposer à la télévision le potentiel suggestif de son pelvis. Mais ce fut *too much, too late* !

Entendons-nous bien : Elvis Presley n'a pas inventé le rock'n'roll. Mais il l'a incarné, il en a défini l'alchimie, entre réalisme magique et faux-semblants. Il est le premier qui, sans même le savoir, a explosé le cadre de la culture adolescente des *fifties*. Par sa brève existence (il est mort à 42 ans), il a permis au rock, et à la musique pop en général, de devenir récits, sources d'une histoire qui se raconte, qui se partage. Une mythologie en d'autres termes. Et quoi qu'en disent les profanes, cette pop music moderne dont l'histoire, tordue, démarre justement avec les premiers enregistrements du King au beau milieu des années 50, aura eu un impact énorme sur la jeunesse mondiale. Ô bien entendu, le rock n'a ni changé ni sauvé le monde. Mais qui l'a fait ?



de NOS

Le rock n'était là, à l'origine, que pour permettre aux adolescents d'extérioriser leurs frustrations – sexuelles notamment –, dans un monde de répressions scolaire, sociale et parentale. Le rap ne fit rien d'autre. On l'oublie trop souvent mais le rôle cathartique de ces musiques « non classiques » empêche aussi, souvent, le trop-plein de haine de s'exprimer en violence physique... Comme celle qui s'abattit sur les Sex Pistols, à Londres, au moment même où Elvis passait à la postérité. La haine que suscita le groupe dans l'opinion publique britannique ne connaîtra aucun équivalent dans l'histoire de la culture pop. Leur premier album, qui est aussi leur testament musical, *Never Mind the Bollocks, Here's the Sex Pistols*, paraît à l'automne 77,

entraînant un procès pour « immoralité » (visant l'utilisation du mot *Bollocks* sur la pochette qu'on traduit généralement par *couilles*, dans le sens d'*emmerdements*) ; procès finalement gagné, et qui sera sans conséquence sur la postérité du disque. Quarante ans plus tard, celui-ci figure toujours au firmament de l'Histoire officielle du rock. Suprême ironie.

En cette fin des années 70, même si une certaine jeunesse turbulente (et très minoritaire au final) semble quelque peu moquer les icônes du « passé », la figure d'Elvis impose encore son aura écrasante. Les fameuses *Sun Sessions*, ces enregistrements datant de 1954-55 pour le label Sun Records, paraissent au printemps 1976.

Les rock-critics s'emballent. Il y a de quoi. On parle de « Tables de la loi » à propos du LP ou mieux, de « pierre de rosette » de la pop. Le culte s'en trouve revigoré. Il restera prégnant jusqu'aux années 2000, alimentant le juteux marché de la réédition. Aujourd'hui, à la veille d'un nouvel Apocalypse nucléaire potentiel, certains, certaines, écoutent encore la musique du Diable.

frustrations

Illustration : Margaux Joachim

Steak Machine //
Geoffrey Le Guilcher
// Goutte d'Or, 2017

Journaliste indépendant, Geoffrey Le Guilcher a mené l'enquête au sein d'un abattoir industriel breton (rebaptisé Mercure). Muni d'un faux CV et d'une fausse identité, il s'y est fait embaucher pendant 40 jours, travaillant au dégraissage des carcasses, l'une des étapes de l'effrayante chaîne de mort. Rappelons que c'est en observant l'organisation du travail dans les abattoirs de Chicago, mise en œuvre dès la fin du 19^e siècle, qu'Henry Ford eut l'idée de ses lignes d'assemblage... Et c'est tout l'intérêt de ce petit livre remarquable que de s'intéresser aussi à la condition des travailleurs dans cet univers industriel déshumanisé. Étant donnée la documentation sans appel produite par l'association L214, montrant la cruauté du traitement infligé aux animaux, Le Guilcher a choisi de comprendre pourquoi des hommes et des femmes participaient à ce système. Le constat est sans appel. Désireux de s'adapter aux demandes de la grande distribution (et des consommateurs... en bout de chaîne), les directions d'abattoirs mettent une pression énorme sur leurs employés, les poussant à commettre l'innombrable. « *Tant que la cadence sera absurde pour les hommes, il n'y aura pas de viande propre*, précise l'auteur. *Tant que les animaux seront abattus en quantités industrielles, comment les ouvriers pourront-ils les traiter autrement que comme de simples numéros ?* » Ayant passé du temps avec certains de ces travailleurs en dehors des heures de boulot, le journaliste montre aussi l'impact de cette cadence infernale sur leur santé physique et mentale. « *Les consommateurs de viande peuvent-ils raisonnablement demander à quelqu'un d'égorger, comme chez Mercure, 400 animaux par jour et d'être en même temps éveillé à la souffrance animale ?* » **DD** 2



3

1

D'esquif en abri. Parcours de réfugiés //
Ouvrage collectif //
Coll. Agir par l'écriture
// Éditions PAC, 2017

Mohamed Moussaoui est coordinateur des Écrivains publics à la Régionale de PAC Charleroi. Il a entrepris de réaliser un livre sous forme d'ateliers collectifs d'écriture qui retrace avec une grande dignité le parcours, les raisons du départ de leur pays d'origine de réfugiés arrivés en Belgique. Suite à la vague migratoire de 2015, de nombreux migrants ont commencé à se présenter aux permanences Écrivains publics. Et ont raconté leur quotidien tragique, leur fuite, leur traversée périlleuse pour atteindre l'Europe, et l'accueil qu'ils ont reçu en Belgique. Mohamed décide alors de déposer tout ce fracas humain sur papier. Un parallèle (et c'est un choix rédactionnel) s'articule entre les guerres vécues « ici » et celles se déroulant « là-bas », entre le migrant européen et celui des autres continents. Les traumatismes sortent, les conditions d'exil défilent, les conflits passés et présents surgissent. Les scènes de fuite se succèdent

sous vos yeux, frappent notre imaginaire. Ces témoignages de parcours de Syrien, de Tchétchène, de Ghanéen, d'Afghan, de Burundais, de Coréen, de Rwandais, d'Irakien, de Congolais, mais aussi de Yougoslave ou d'Espagnol nous font traverser la carte du monde. Ils nous expliquent les désolations de ces pays en guerre, en révolte, en lutte. Ainsi, Mohamed, Irakien, pour fuir son pays, devait faire un choix difficile et douloureux. Quatre enfants, dont Omar, handicapé de naissance et en chaise roulante. Comment arriver en Turquie avec Omar, en traversant une chaîne de montagnes afin d'échapper à la milice de l'État islamique ? Faire le choix d'abandonner Omar pour sauver ses trois autres enfants ? Cette réponse est dans le livre que je vous invite à découvrir sans plus attendre tant il est fort en qualité humaine et en sincérité. Haro sur les stéréotypes et les idées préconçues ! **SB** 1

2

Sans « mobile » apparent.
Un quotidien « sans portable », « sans smartphone » //
Bertrand Bergier **// Chronique Sociale, 2016**

Pas très loin d'un Michel de Certeau et son *Art de faire le quotidien*, Bertrand Bergier, sociologue des usages qui avait déjà analysé les sans télé dans *Pas très cathodique*, aborde ceux qui n'ont jamais eu ou ont abandonné leur GSM et smartphone afin de débusquer leurs représentations sociales. Le tout dans une perspective très « slow science » : une recherche étalée sur sept ans et basée sur l'analyse de plus de 400 entretiens. Qu'est-ce que les non-usages du

téléphone portable révèlent de l'usage général de ce médium ? De l'injonction à la joignabilité permanente ? De l'idéologie de l'illimitée sévisant actuellement ? Souvent minorée, les discours des non-équipés mettent en lumière un « Je n'en ai pas besoin » qui questionne le discours majoritaire du « On ne plus faire sans », lui-même manufacturé par les industries des télécom et fait espérer « *échapper au récit du progrès infini qui fait écran au réel* ». **AB** 1

Le travail et après? //
R. Christin, J.C. Giuliani,
O. Godard, B. Legros
// Ecosociété, 2017

À l'instar d'une notion comme celle de «croissance», toujours présentée comme indépassable et nécessairement désirable, celle de «travail» est considérée comme une norme incontournable dans la majeure partie des discours, de droite comme de gauche. Pourquoi défendre encore l'idée que le travail est ce qui libère quand il devient de plus en plus rare et quand il est pour une majeure partie des travailleurs ce qui broie, ce qui exploite, ce qui aliène? Loin de proposer des aménagements au travail dans le but de le faire durer, les auteurs de cet essai *Le travail et après?*, quatre militants et intellectuels antiproductivistes, proposent de «penser contre le travail». Car lutter contre l'idéologie du productivisme suppose de combattre l'idée qu'il faille travailler pour vivre. Rappeler ses formes aliénantes d'une part, mais aussi s'affranchir de l'activité professionnelle dans la définition de notre identité sociale, enseigner aux enfants la fin du travail ou encore commencer à établir ce que pourrait être le rôle du travail dans une société décroissante. L'ouvrage propose de nombreuses pistes de réflexion qui visent à anticiper le moment où le travail disparaîtra avec le productivisme puisque cela arrivera tôt ou tard. Il s'agit de développer socialement un autre rapport au temps, à soi et aux autres, redécouvrir la notion de «métier» (qui a disparu au profit de celle de «compétence»), moins produire, moins consommer. Des analyses très utiles pour sortir du carcan mental qui limite parfois notre imagination et nos utopies, y compris dans nos milieux censés penser le monde «autrement». Les pensées de ces quatre auteurs sont en tension, débat et dialogue permanent, et ouvrent un chantier immense pour inventer de nécessaire et nouvelles formes de vie collective. **AB** _

L'Empire de l'or rouge.
Enquête mondiale sur la tomate d'industrie //
Jean-Baptiste Malet
// Fayard, 2017

Ce livre est le récit hallucinant d'une enquête de plus de deux ans sur la filière de la tomate d'industrie, un fruit «artificiellement créé par des généticiens, dont les caractéristiques ont été pensées pour être parfaitement adaptées à sa transformation industrielle.» Rien à voir, donc, avec la tomate standardisée produite en Espagne... La tomate industrielle est utilisée exclusivement pour la fabrication du concentré, substance de base qu'on retrouve aujourd'hui dans une majeure partie des produits transformés contenant de la sauce tomate. Et c'est la Chine qui, depuis le début des années 2000, domine ce marché, produisant une pâte hautement concentrée (d'une teneur très faible en eau, ce qui diminue le coût du transport), véritable matière première exportée à travers le monde, vers des usines dites de «deuxième transformation» qui se contentent bien souvent de diluer ce triple

concentré avec de l'eau (obtenant ainsi un double concentré ou... un faux coulis de tomate), y ajoutant au passage additifs et ingrédients divers à bas coûts. Le concentré chinois est, en grande partie, reconditionné en Italie, ce qui permet à certains industriels de ce pays de tricher sur la provenance exacte du produit. En effet, l'origine *made in china* du concentré ne faisant l'objet d'aucune législation, les producteurs européens rivalisent d'imagination pour faire croire à une origine plus «naturelle» de ce nouvel or rouge. C'est pourquoi, depuis des années, les Africains consomment aveuglément le concentré Gino, dont la jolie boîte indique clairement une identité italienne. Il n'en est rien... Le livre de Jean-Baptiste Malet est bel et bien une mine d'or si vous voulez, enfin, être informé sur les coulisses de cet agrobusiness débridé. **DD** _



4



5



6

Les prédateurs au pouvoir.
Main basse sur notre avenir // Michel Pinçon et
Monique Pinçon-Charlot // Textuel, 2017

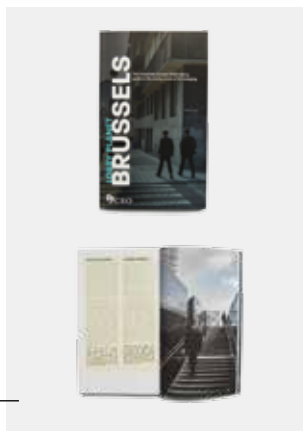
Les Pinçon-Charlot, le retour! Après *Le Président des riches* et *La violence des riches* (entre autres), le couple mythique de sociologues revient à l'assaut et fait fort avec *Les prédateurs au pouvoir* en donnant à voir l'aggravation des inégalités dans un opus volontairement court et volontairement simple. Un livre aussi percutant que les uppercuts d'un boxeur vainqueur par KO au premier round.

Loin des affres de la théorie du complot «jetée en pâture pour empêcher de voir et de comprendre», les deux sociologues montrent comment «le néolibéralisme, structuré de manière oligarchique, contrôle tous les aspects de la société» et comment les riches s'organisent pour faire passer leurs intérêts particuliers pour l'intérêt général grâce au truchement de la loi. À l'aide de quelques chiffres, ils montrent comment, en 2016, les huit

multimilliardaires les plus riches possèdent ensemble un patrimoine équivalent aux avoirs détenus par la moitié la plus pauvre de l'humanité, soit 3,5 milliards d'individus et ils donnent ainsi à voir le capitalisme financiarisé et une oligarchie qui s'est organisée pour gagner la lutte des classes, toujours bien réelle, quoi qu'en pensent certains! Pour eux, «l'esclavagisme moderne se met en place, avec la mise des peuples sous la tutelle des marchés, (...) la plus belle des récessions et des impostures au nom de la réforme, du changement et du modernisme par une oligarchie mondialisée autour de la finance spéculative à l'échelle de la planète». Puisque la lucidité est une première forme de résistance, cet essai clairvoyant qui montre la gravité de la situation devrait être un livre à mettre dans toutes les mains. **OS** _

**Lobby Planet Brussels.
The Corporate Europe
Observatory guide to the murky
world of EU lobbyng //**
David Lundy // CEO, 2017

Parodiant le Lonely planet, ce guide (disponible en ligne sur *corporateeurope.org*) vise à donner la mesure du lobbying acharné qui se joue à Bruxelles en donnant les noms et des adresses de ces officines privées très actives dans l'élaboration des lois au sein des institutions européennes. Il répertorie leur *modus operandi*, leur force de frappe, leurs faits d'armes, mais aussi les manières d'en déjouer les tactiques. La ville est remplie de ces bureaux financés par des multinationales pétrochimiques, du tabac, des nouvelles technos, d'agrobusiness, de finance ou d'armes qui ont tout intérêt à ce que les réglementations soient les plus laxistes possibles. Même si c'est au détriment de l'environnement, de la santé ou de la sécurité de 510 millions de citoyens européens. Un très bon guide pour mener toute veille sur ces sujets et faire face au pouvoir exorbitant des multinationales, dont le seul défaut est de n'exister qu'en anglais. **AB** _



7



8

**Cultures des lisières.
«Éloge des passeurs, contrebandiers
et autres explorateurs» //**
Jean Hurstel
// Cerisier, 2016

Écrivain, acteur, fondateur du réseau Banlieues d'Europe et actuel président des Halles de Schaerbeek, Jean Hurstel est un véritable personnage dans le monde de l'action culturelle francophone. Il déroule dans *Culture des lisières* sa vision de l'acteur culturel comme «passeurs», tentant sans cesse d'ériger des passerelles culturelles entre les populations, de raccrocher «la culture, celle des musées, du théâtre, de la danse, aux cultures, celles des gens, leurs valeurs et leurs histoires». En vrai missionnaire culturel, il retrace dans un style littéraire son parcours à la recherche de l'éducation et de la culture populaires, les créations théâtrales réalisées avec des ouvriers de Peugeot, d'Alstom ou des mineurs de Moselle. Et présente sa conception du théâtre populaire traduire et mettre en scène la vie des gens qu'il rencontre, bien différente de celle du Théâtre Populaire de Jean Vilar ou du Festival d'Avignon. **LC** _



9



10

La guerre des gauches //
Kévin Boucaud-Victoire
// Le Cerf, 2017

Cofondateur du site *Le Comptoir*, Kévin Boucaud-Victoire, 28 ans, est journaliste. Il se place sous le patronage de penseurs comme George Orwell, Marcel Mauss ou Jean-Claude Michéa. Dans son essai *La guerre des gauches*, Kévin Boucaud-Victoire retrace l'épopée des gauches françaises qui nous aide à comprendre d'où vient la gauche, ce qu'elle prétend devenir et, surtout, qui elle ambitionne de représenter. Il évoque ainsi l'apparition après la Révolution française de la gauche libérale, la gauche jacobine et la gauche socialiste, qui se sont tour à tour combattues puis alliées au cours de leur histoire, se sont réactivées dans chacun de ces trois mouvements, sans pour autant former des groupes homogènes. La gauche libérale croit au Progrès et à la régulation de la société par le droit. La gauche jacobine croit plutôt à la République une et indivisible, incarnée par la puissance de

l'État, mais elle ne remet jamais en question le capitalisme. Enfin, le socialisme entend, lui, en finir avec le capitalisme. Très divers – il faudrait plutôt parler de «socialismes» au pluriel – ce mouvement peut se subdiviser en trois branches: le réformisme, le collectivisme et le libéralisme. Son objectif est de faire advenir une communauté d'hommes libres et matériellement égaux. Mais au-delà de l'aspect historique, le journaliste essaie de dresser les liens qui unissent les gauches d'hier et leurs héritières. Et pour lui, cette filiation ne se traduit pas dans des partis, mais dans l'émergence des trois mouvements que sont En Marche, le Printemps Républicain et Nuit debout. Un exercice de clarification qui permet à chacun de se situer et de faire le tri entre les alliances possibles, souhaitables et celles qui semblent complètement exclues. **OS** _

Kérosène //
Alain Bujak & Piero Macola
// Futuropolis, 2017

Dans les Landes, le Camp du rond, un des plus vieux campements de manouches de France doit être démantelé pour laisser place à la base militaire aérienne qui le jouxte. En passe d'être relogée à cause de l'insalubrité enfin reconnue de leur condition de vie (bruit des avions, retombée de kérosène), comment cette communauté va-t-elle faire avec ce qui risque bien de gommer leur identité? C'est cette histoire-là, l'avant- et l'après-relocalisation, que raconte *Kérosène*, BD documentaire qui alterne photos et dessins, contextualisation sociale et récits de rencontre avec les habitants du camp. En plus de passionnants rappels historiques et de l'exposé des mécanismes d'incompréhension entre gadgé et manouches, la BD, en donnant la parole aux habitants du camp, en nous faisant toucher du doigt ce qu'ils ont à perdre d'un relogement dans un ensemble fut-il aux normes et plus sain, nous fait bien sentir leur culture, loin de tous les clichés. **AB** _

théâtre

La violence des riches // Compagnie Vaguement compétitifs, 2017

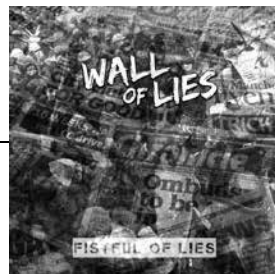
Basée sur les écrits des deux sociologues français Monique et Michel Pinçon-Charlot, la pièce *La violence des riches*, de la Cie Vaguement Compétitifs, éclaire comment à travers une violence symbolique, sociale, économique et parfois physique les plus riches s'enrichissent sur le dos des plus pauvres. Avec humour et une bonne dose de cynisme, les trois acteurs déambulent sur scène dans une forme théâtrale qui s'apparente tantôt à la conférence gesticulée tantôt au théâtre forum. La démarche d'éducation populaire est assumée et le propos politique est clair: il n'y aura pas de victoire sans identifier les

réels ennemis, pas ceux qui triment et se débâtent pour vivre ou survivre y compris en détournement un système qui leur est en tout point hostile, mais bien ceux qui créent et perpétuent un système où leurs biens et privilèges sont assurés et garantis. Pour autant, on peut regretter que beaucoup de références soient franco-françaises, personnalités citées, histoire économique, réglementations et lois... Une belgicisation donnerait au spectacle, quand il est joué en Belgique, un impact plus important et permettrait à un plus grand nombre d'en saisir les détails et références subtiles. **SdL** _



© NAM.ART: photography

musique



Fistful of Lies // Wall of Lies // Autoproduit, 2017

Nouveau venu de la scène musicale liégeoise, Wall of Lies réunit néanmoins des habitués des planches. Formé au début de cette année, le quatuor sort à présent de l'ombre et propose «Fistful of Lies». Un premier EP en cinq titres, à la lisière entre le Metal et le Hardcore, nourri d'un groove communicatif. De qualité sans pour autant être particulièrement novatrice, leur musique tire davantage son originalité de son engagement politique. Combattant toute forme de spécisme, de sexisme, de racisme, d'homophobie ou de haine basée sur la différence, les Liégeois expulsent leur rage face aux éclats de violence nauséabonds perpétrés à Charlottesville. À coups de riffs et de voix, ils défendent également les actions musclées menées en mer par l'ONG Sea Shepherd tout en dénonçant les dérives d'une société dont son rapport à la viande est devenu, selon eux, disproportionné et vide d'éthique. La musique comme vecteur d'activisme. **PV** _
walloflies.bandcamp.com



jeu vidéo

Reigns // Développé par Nerial // Devolver Digital, 2016

Reigns ou quand «Games of Thrones» rencontre Tinder, quand les intrigues politiques se règlent à la manière de l'application de rencontre: d'un «oui» ou d'un «non», d'un mouvement du pouce à gauche ou à droite sur son écran de mobile. Dans *Reigns*, vous êtes à la tête de votre royaume et vous devez sans cesse prendre des décisions tout en respectant les quatre factions qui risquent de vous renverser à chaque choix. Évident à prendre en main, le jeu cache derrière son humour et ses graphismes mignons un propos virulent contre les dispositifs de jugement mis en place par les applications de smartphone mais aussi contre le simplisme médiatique. Sorti après le Brexit et pendant la campagne présidentielle menée par Trump, le jeu est, selon les propres mots de son équipe, un portrait grinçant d'une société complexe qui réduit ses choix politiques à des positions binaires et finalement absurdes. **JA** _

film



1



2



3

2

Seed: the untold story // Un documentaire de Taggart Siegel & Jon Betz // Collective Eye Films, 2017

Ce documentaire, lui aussi projeté lors du Festival AlimenTERRE, fait le point sur une question essentielle pour l'avenir de l'humanité: la fin programmée de la diversité génétique des espèces, végétales en l'occurrence. Le constat est effrayant: au cours 20^e siècle, 94% des variétés de graines de légumes ont disparu. Un véritable sacrifice opéré en partie par les multinationales des biotechnologies qui commercialisent depuis de nombreuses années des graines hybrides non réutilisables, constituant par là-même d'importantes sources de profits sur les marchés financiers. Le développement de l'ingénierie génétique (les OGM) n'a fait qu'accroître cette tendance, ce qui explique pourquoi aujourd'hui près de 90% des graines qui sont à la base de notre alimentation appartiennent à ces compagnies industrielles. Une confiscation rendue possible par le système du brevetage des espèces produites en laboratoire. *Seed* n'est pas pour autant un film catastrophe. On y voit ces femmes et ces hommes qui luttent au quotidien pour faire barrage à cette privatisation rampante du vivant. Les banques de graines se multiplient, préservant un patrimoine qui, lui, n'a pas de prix. Le film lance dès lors un appel à la mobilisation des consciences à travers la planète. N'hésitez donc pas à consulter le site seedthemovie.com. Le temps presse! **DD** _

Les oubliés de l'Amazonie // Un documentaire de Marie-Martine Buckens // Neon Rouge Production, 2017

On sait que l'Amazonie brésilienne fait malheureusement partie de ces poumons du monde menacés par la déforestation et l'exploitation agricole intensive. Mais c'est un autre phénomène, sordide, que ce docu raconte. Diffusé dans le cadre de la 9^e édition du Festival AlimenTERRE, ce film belge met en lumière la manière dont de puissantes multinationales comme Coca-Cola, avec la complicité d'ONG comme le WWF, exploitent les Cablocos (les Indiens d'Amazonie), au nom de la lutte contre le changement climatique. Ils leur versent en effet des montants dérisoires (13 euros par mois et par famille) pour qu'en échange, ils ne cultivent plus, ne pêchent plus, ne travaillent plus leurs terres, bref renoncent à leur agriculture ancestrale. Ainsi ces grandes multinationales s'achètent une vertu en finançant la préservation de «réservoirs de

carbones». Des crédits-carbones, acquis par les industries, qui font ensuite l'objet de spéculations financières et généreront des profits. Ces multinationales exploitent donc la pauvreté des Indiens pour avoir le droit de continuer à polluer, à déforester, à émettre des gaz à effet de serre tout en s'offrant au passage un vernis de greenwashing. Ce peuple d'Amazonie est ainsi instrumentalisé et le développement local mis sous tutelle pour des raisons non environnementales. Beaucoup d'habitants de l'Amazonie renoncent à cultiver leur terre pour bénéficier de cette maigre bourse financière. Les populations, sans cesse déplacées, voient leurs lopins de terre cultivable de plus en plus réduits. La forêt est pourtant le seul moyen de subsistance de ces travailleurs de la terre. Pour les capitalistes mondiaux: les humains ne semblent pas faire partie de la Nature! **SB** _

Celui qui sait, saura qui je suis // Un documentaire de Sarah Moon Howe // YC Alligator film, 2017

Nous sommes en mars 2011, la réalisatrice Sarah Moon Howe, psychopédagogue et strip-teaseuse dans une autre vie, présente en Ukraine un documentaire sur l'épilepsie de son fils. C'est lors de cette présentation qu'elle fait la connaissance d'Andrii Fedosov, atteint lui-même d'épilepsie et par ailleurs fervent défenseur des droits humains et de ceux des handicapés. Andrii raconte alors les conditions effroyables d'internement des patients, les mauvais traitements dans les hôpitaux psychiatriques ayant été lui-même interné dans ces établissements parce qu'il souffrait de crises d'épilepsie. Sarah Moon Howe se laisse entraîner dans ce tourbillon cinématographique. Elle filme l'interdit et décide d'aider le jeune homme à obtenir le statut de réfugié politique en France. Mais elle s'éloigne de plus en plus de son sujet de documentaire initial et décide alors de couper

sa caméra. Trois ans plus tard, elle apprend la mort d'Andrii et cherche à savoir. Car certains disent qu'il n'est pas mort, qu'il n'est pas dans le cercueil, quelle est cette part de mystère qui rôde autour d'Andrii, S'est-il suicidé, l'a-t-on tué? Lui qui était abandonné par ses parents et élevé par sa grand-mère et homosexuel dans un pays intransigeant sur ce qui lui semble sortir de la «normalité». Ce documentaire réussit un tour de force, celui de remettre en question la véracité des faits et la manipulation, dont les médias sont parfois victimes, eux aussi. Entre étrangeté, mal-être, incompréhension, suspens, mensonge, ce documentaire laisse l'imagination, notre imagination au pouvoir. Le pouvoir d'interpréter librement une fin ouverte sur un univers ténébreux. «*Celui qui sait, saura qui je suis*», un titre bien à propos. **SB** _



**Et vous, votre société,
avec ou sans services publics ?**